

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                                     |                          |                          |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X                      | 12X                      | 14X                      | 16X                      | 18X                      | 20X                      | 22X                      | 24X                      | 26X                      | 28X                                 | 30X                      | 32X                      |
| <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |



Publiée par Poirier, Bossette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 24 MAI 1888

{ UN NUMERO }  
6 CENTS

No. 7

# DANS LES MINES

Deuxième Partie de FLOREAL



Lorsqu'elle vit entrer le mineur elle jeta sur lui un regard suppliant. (Page 154)

# DANS LES MINES

Deuxième partie de FLORÉAL, par ROGER DES FOURNIEUX.

## I

Un homme marchait bon train le long du canal du Centre ; il avait passé la nuit dans une cabane en bois construite sur un bateau de charbon qui s'était arrêté à Ciry-le-Noble, et il n'avait pas eu chaud, bien qu'on fût à la fin de mai.

Il était quatre heures du matin ; le soleil se levait et dissipait les brumes nocturnes, les grands peupliers qui bordent le canal frissonnaient sous les premières clartés du jour, et, dans leurs nids, les petits oiseaux secouaient leurs ailes et chantaient matines.

Bon temps, s'il en fut, pour franchir rapidement douze ou quinze kilomètres avant la chaleur.

Le voyageur avait allumé sa pipe, et, tout enthousiasmé du charmant paysage qui se déroulait devant lui, il fredonnait à mi-voix un refrain populaire.

C'était, en effet, un spectacle enchanteur que ce lever du jour dans les chemins et les prés verdoyants, le canal, comme un ruban d'argent, s'allongeait entre ses bordures de peupliers et d'aulnes, disparaissant quelquefois dans des fouillis d'herbes et d'arbustes, se cachant un instant derrière un coude du chemin, pour s'étendre ensuite indéfiniment à perte de vue avec une régularité géométrique.

Dans les prés, les bergers arrivaient poussant devant eux de grands bœufs blancs bien coiffés, qui fixaient un instant de leur œil doux le voyageur matinal et se mettaient à paître.

A la surface du canal, les libellules voltigeaient, réfléchissaient dans leurs ailes diaprées les rayons naissants du soleil, et les éphémères qui venaient d'éclorre parcouraient l'espace en s'arrêtant au moindre brin d'herbe, se posant sur la feuille des saules emportée au courant de l'eau.

Le grand chien qui suivait le voyageur fouillait dans les champs ; il partait à fond de train sur la route poussiéreuse, puis revenait vers son maître, sautant, gambadant, faisant le double du chemin.

A un moment, il descendit sur les bords du canal et se mit tranquillement à l'eau.

Son maître le laissa faire ; mais bientôt, comme la baignade le retardait et que le soleil en devenant plus chaud pressait l'arrivée, il le rappela :

— Ici, Kelb !

Kelb se rapprocha de la rive, sortit tout ruisselant de l'eau et courut jusqu'au voyageur, se secoua vivement en projetant tout autour de lui des éclaboussures dans lesquelles la lumière se décomposa comme en un prisme ; puis alerte, il reprit sa course à travers le chemin de halage.

Kelb était un chien magnifique, un terre-neuve de forte taille, adorant son maître qu'il ne quittait jamais, mais terrible pour les étrangers qui lui semblaient suspects.

Certain jour de décembre, il avait été trouvé dans le panier d'un gamin qui le portait à la rivière avec cinq de ses frères ; son propriétaire avait arrêté le petit.

— Qu'es-ce que tu portes là ?

— Des petits chiens à noyer.

— Fais voir,

— Tenez, il y en a six !

— Ce petit blanc et noir est bien joli ! Est-il drôle avec son petit museau noir, ses yeux fermés et ses grandes oreilles poilues ; faut pas le noyer, celui-là, donne-le-moi.

— Prenez !

Et le petit chien était passé du panier dans la poche du brave ouvrier qui l'avait rapporté à sa vieille mère.

Il y avait à la maison une chatte à laquelle on avait pris ses chats ; elle miaulait dans la cuisine, courant de la cave aux combles cherchant sa chère progéniture ; comme elle redescendait, elle trouva dans un coin le petit chien qu'on venait d'apporter ; faute de chats elle lécha le chien, se cou-

cha près de lui, le roula dans ses pattes en ayant soin d'en rentrer les griffes, en un mot, fit tant et si bien que la petite bête, lorsqu'elle eut faim, alla donner de sa bonne grosse tête contre les tétines roses de la chatte qui se laissa faire.

Le jour vint où Kelb fut aussi gros que sa mère chatte ; il ne la tétait plus, mais jouait avec elle et lui mordillait la queue, quand elle faisait sa toilette au coin du feu, léchant sa patte et se la passant par-dessus l'oreille au milieu d'interminables ronrons.

Kelb, en quelques mois, était devenu le bel animal qui folâtrait sur les bords du canal du Centre, mais, contrairement à ce que sont d'ordinaire ses semblables, il était féroce pour les étrangers, pour quiconque surtout eût levé la main sur son maître.

Celui-ci ne s'en plaignait qu'à demi, Kelb était le seul ami qu'il eût sur la terre, un ami fidèle qui ne le devait jamais trahir, un ami désintéressé, dévoué, aimant, reconnaissant ; on eût dit que le brave animal savait que s'il vivait encore, s'il n'avait pas été jeté à l'eau comme ses frères, s'il était enfin sorti de l'affreux panier dans lequel on le portait à la rivière, c'était à son maître qu'il le devait.

Depuis ce jour, l'homme et le chien ne s'étaient jamais quittés ; ils avaient vécu de la même vie ; ils venaient de traverser ensemble le quart de la France, suivant les grandes routes, couchant le soir dans les fermes, mangeant à l'ombre des buissons.

— Nous arrivons, mon vieux ! lui dit son maître, et tu n'en es pas fâché, hein ?

Pour toute réponse Kelb vint se frotter contre les jambes du voyageur en faisant aller sa grosse queue encore tout humide.

— Allons, va, mon bonhomme, encore deux kilomètres et nous serons à Montceau !

En effet, là-bas, dans la verdure, on apercevait le beffroi des fosses s'élevant au milieu des champs comme des pagodes sur le bord des rizières.

Il était environ sept heures du matin quand le voyageur se présenta aux bureaux de la mine et demanda le chef du personnel.

C'est un petit ministère que ces bureaux ; ils sont situés sur les bords du canal, au fond d'une grande cour fermée par une grille.

À droite en entrant, le cabinet de l'ingénieur en chef est au rez-de-chaussée.

Celui du directeur est au premier.

Au bout d'un corridor, dans une pièce bien modestement meublée, assis devant un grand bureau d'acajou, style empire, se tient le chef du personnel, l'alter ego du directeur.

Petit, sec, très vert encore malgré ses soixante-dix ans, le vieillard est parfait pour tous les ouvriers et employés qui sont sous ses ordres.

Il est à la tête de l'administration depuis plus de vingt-cinq ans, sait son monde sur le bout du doigt et irait les yeux fermés dans les réunions les plus éloignées de la maison chercher des pièces ou des dossiers que lui seul connaît.

Il travaille, sans désespérer, de cinq heures du matin à sept heures du soir.

A travers ses lunettes, sur sa face parcheminée, encadrée de longs cheveux blancs, on lit la bonté, mais une bonté qui n'exclut pas la force de caractère et l'énergie, et qui sait céder la place à la sévérité, même lorsqu'elle devient nécessaire.

Lorsqu'on frappa à sa porte, l'enragé travailleur leva la tête et répondit : Entrez !

— Monsieur, c'est un homme qui demande à vous parler, dit l'huissier de service.

— Un de nos ouvriers ?

— Non, monsieur, je ne crois pas qu'il soit du pays.

— Faites entrer !

Le visiteur se présenta ; il avait intimé à Kelb l'ordre de l'attendre dans la cour. Kelb s'était assis sur son derrière, et les yeux fixés sur la porte par laquelle avait disparu son maître, il attendait.

—Que désirez-vous, mon garçon ? demanda le chef du personnel.

—M'sieur, je venais voir à travailler à la mine s'il y a moyen.

—Vous êtes du métier ?

—Oui monsieur.

—D'où venez-vous ?

—De La Grand'Combe.

—Comment vous appelez-vous ?

—Voltin Guillaume.

—Quel âge avez-vous ?

—Vingt-sept ans.

—Vous êtes marié ?

—Non, monsieur.

Le vieillard écrivait les réponses de l'ouvrier sur une feuille qu'il avait devant lui.

—Pourquoi donc avez-vous quitté La Grand'Combe ?

Ce n'est pas une bonne note, savez-vous, de courir ainsi d'un pays à l'autre ; si vous aviez bien fait votre affaire là-bas, vous y seriez probablement encore.

—Faites excuse, m'sieur, j'avais vous dire.

A La Grand'Combe j'avais ma mère avec moi ; elle est morte, la pauvre chère mère, et ça m'a flanqué le cœur à l'envers ; depuis j'étouffais là-bas, j'ai voulu m'éloigner et je suis venu.

Et puis vous devez le savoir, on ne travaille guère pour le moment à La Grand'Combe ; les trois quarts des ouvriers sont en grève.

—Oui, je sais...

—Du reste, monsieur, voici mon livret ; vous y verrez si je vous dis vrai.

Le chef du personnel prit le livret tout sali qu'on lui tendait et se mit à le feuilleter.

—C'est bien, dit-il au bout d'un instant ; revenez demain soir, je vous rendrai réponse.

Guillaume salua et se retira.

Lorsqu'il fut parti, le vieux petit homme se leva, ouvrit une porte dissimulée dans la cloison et monta au premier étage, aux bureaux du télégraphe et des téléphones.

—Voulez-vous demander au puits Sainte-Marie si l'ingénieur en chef a terminé sa visite ?

L'employé fit correspondre l'instrument au puits indiqué, prit les poignées du téléphone, se les appliqua aux oreilles et se pencha sur la plaque :

—M. l'ingénieur en chef est-il au puits ?

La réponse fut immédiate et affirmative.

—Faites-lui demander si son fils est actuellement à La Grand'Combe, j'ai à lui télégraphier pour une demande de renseignements.

La réponse fut encore affirmative.

Alors le chef du personnel prit une feuille de papier, écrivit ces simples mots :

« Connaissez-vous le mineur Guillaume Voltin ? » et pria l'employé de passer immédiatement la dépêche.

On obéit.

Le vieillard redescendit dans son cabinet, où déjà depuis son absence dix affaires s'étaient accumulées et l'attendaient.

Le lendemain, lorsque Voltin revint à la mine, il y fut reçu avec bienveillance.

—Ah ! vous voilà, Voltin, lui dit M. Durand, le petit vieillard sec ; je vous attendais. J'ai reçu ce matin, du fils de M. Midleston, une dépêche vous concernant.

—M. Midleston a son père ici ?

C'est notre ingénieur en chef.

—Et que vous dit-il donc, sauf votre respect, si ce n'est pas trop curieux.

—Que vous êtes un bon sujet !

—Il est bien honnête ?

—Voyons, Voltin, causons peu, mais causons bien. Voulez-vous commencer demain ?

—Oui bien ! voilà deux jours de perdus, et je ne sais que faire de mes dix doigts.

—Vous irez alors demain matin à 4 heures au puits Sainte-

Mario ; je vais vous faire embaucher ; j'ai parlé de vous à l'ingénieur en chef, il ne s'oppose pas à l'embauchage, et justement hier, un des ouvriers n'est pas descendu ; on n'en était pas satisfait, vous prendrez sa place. Suivez-moi.

Ils s'en allèrent aux magasins, on remit en consigne à Voltin des instruments de travail.

—Où demeurez-vous ? demanda M. Durand.

—Mâ foi ! m'sieur, j'ai couché, depuis mon arrivée, dans une auberge du côté de... comment donc qu'ils appellent cela ? par derrière le cimetière...

—Aux oiseaux ?

—C'est ça !

—Mauvais quartier !

—Ca m'en avait tout l'air.

—Voyez donc aux Alouettes : il y a des familles qui ne demanderont pas mieux que de prendre un logeur, et là haut, ce sont de braves gens.

—C'est tout des noms d'oiseaux ici, dit en riant le brave garçon. Où c'est-y les Alouettes ?

—Les Alouettes forme la grande rue par là-bas, du côté de l'hôpital, de ce même côté du canal ; ce n'est pas loin du puits Sainte-Marie.

Voltin salua, prit la route indiquée, et en quelques minutes fut à l'entrée du quartier.

C'est la cité ouvrière par excellence.

Figurez-vous une longue rue droite comme un i, et formée par de petites maisons avec un étage mansardé, séparées les unes des autres par un jardinet de quelques mètres carrés, et vous aurez une idée des Alouettes.

La rue n'est habitée que par des mineurs.

Voltin montait tranquillement.

Lorsqu'il fut à mi-côte, il avisa un grand gaillard qui bêchait son carré.

—Dites donc, camarade ! vous ne connaissez pas par là quelqu'un qui pourrait me loger ?

—Tout de même, répondit le mineur, et si ça vous va j'ai votre affaire. Vous êtes embauché ?

—Non, mais je le serai demain.

—Entrez, nous allons arranger ça.

Voltin ouvrit la claire-voie qui séparait le jardinet de la rue, et pour que Kelb ne marchât pas dans les plates-bandes, il le laissa au dehors.

Les deux hommes entrèrent dans la maison.

Pendant ce temps, les drôles du voisinage, les mains dans leurs poches, faisaient le cercle autour du chien.

—Tu vas te faire mordre !

—Pas de danger, je connais ça !

—Dis donc, Frampon, si on lui fourrait une boîte de sardines à la queue ?

—Quelle bosse de rire qu'on se pousserait ! T'en as une ?

—Bien sûr, y n'en manque pas chez nous !

—Va la chercher ?

—Tenez-le, vous autres !

Le cercle s'était resserré, mais un long sifflement avait retenti : Kelb bouscula son entourage, et, d'un bond, franchissant la haie vive, rejoignit son maître dans la maison.

Le lendemain, à trois heures du matin, toutes les portes s'ouvraient une à une, et les hommes sortaient portant à la main la marmite de fer battu contenant leur déjeuner. Ils remontaient la rue se dirigeant vers Saint-Marie, dont le beffroi et la grande cheminée se dressaient à cinq cents mètres.

Les Frampon père et fils, accompagné de Voltin, s'en allaient en causant.

—Qui diable va bien nous embaucher ? Nous étions au complet hier soir...

—Ils m'ont dit à la mine de me rendre au puits, qu'il y avait un camarade qui avait lâché la besogne.

C'est tout de même drôle que je ne l'ai pas su : c'est peut-être *Trompe-la-Bonne* !... Dis donc, François, est-ce qu'il n'est pas descendu hier !

—Je crois que non ; je n'en sais rien.

—Ça ne m'inquiète pas, nous le verrons bien, reprit Voltin.

On arrivait au puits ; la descente venait de commencer ; les premiers arrivés s'étaient précipités à la lampisterie, et se caisaient dans la cage de l'ascenseur.

Il faisait un temps superbe, et la grande salle dans laquelle en hiver on attendait autour du feu le moment de la descente était déserte ; les moins pressés flânaient en fumant sur le terri.

La machine soufflait bruyamment, les signaux pour la descente sortaient du porte-voix, et les cages, une fois garnies de sept ou huit hommes, s'enfonçaient dans le trou béant.

Les berlines vides attendaient dans un coin que tout ce monde eût disparu dans la gueule noire du monstre, pour reprendre à leur tour leur place sur les cages, et rejoindre au fond les travailleurs.

—Voltin ! qui est-ce qui s'appelle Voltin ? demandait un capitaine qui circulait à travers les groupes.

—C'est moi, répondit le mineur de la Grand'Combe,

—On vous attend là-bas ; c'est pour vous embaucher ; dépêchez-vous.

Voltin se dirigea du côté indiqué. Il s'entendit avec un maître mineur ; il remplaçait un mauvais sujet sur lequel on ne pouvait pas compter, qui souvent au moment de la descente prenait la clef des champs, et que, pour ce motif, on avait surnommé Trompe-la-Benne.

L'accord conclu, il se joignit au groupe dont il allait faire partie, et attendit son tour.

Il vint bientôt, et la machine les emporta dans les profondeurs de la terre.

Les jours succédèrent aux jours ; Voltin s'était acclimaté à Montceau, et y avait gagné l'estime de tout le monde.

Cependant le dimanche, lorsque le puits chômait, l'ouvrier passait des heures à rêver, et il lui semblait que l'homme n'était pas fait pour vivre seul.

C'est bête, un vieux garçon, se disait-il ; ça n'a pas d'intérieur, ça vit chez les autres ; parlez-moi d'une bonne femme pour vous tremper la soupe à la remonte, pour égayer les heures de repos. Mais pour se marier il faut être deux.

Parbleu, il y avait à côté, à deux maisons plus haut, une jeunesse qui eût bien fait son affaire.

—C'était une fille de vingt ans, jolie et surtout honnête.

Elle était cependant dans un milieu où la vertu ne court pas les rues.

Un jour, par hasard, Voltin avait été obligé d'aller au triage ; lorsqu'il s'était trouvé tout seul au milieu de toutes ces filles de quinze à vingt-cinq ans, il avait été tout intimidé.

Les trieuses, tout en observant le charbon qui leur passait sous les yeux sur une toile sans fin, faisaient marcher leur langue et les conversations n'étaient pas châtiées.

Il y en avait de laides dans ce tas de travailleuses, mais il s'en trouvait aussi de bien jolies. Celle que Voltin avait remarquée était de ce nombre. Elle ne causait pas avec les autres, elle était toute à son travail.

Les manches relevées, les mains noires, ce qui fait ressortir la blancheur des bras, les hanches larges, la taille cambrée, elle se penchait sur le charbon qui passait devant elle et ne laissait rien échapper.

Celles qui triaient après elle avaient la besogne facile. Elle était brune et son mouchoir blanc qu'elle se posait sur la tête, comme le font les Italiennes, ses yeux et ses sourcils ressortaient vigoureusement ; les cils étaient longs et accentués, la poussière de charbon tenant lieu de maquillage.

On avait lancé au mineur quelques grosses plaisanteries ; celle qui l'avait apostrophé était une gaillarde ! Le soir, à la fin de la journée, elle allait faire sa toilette sur bord du canal et, sortant de sa poche un morceau de glace grand comme la main, elle se lissait les cheveux, se mouillant les doigts avec sa salive en guise de pommade.

Voltin lui répondit, et comme il voulait avoir l'air crâne, sa réponse s'en ressentit ; il fut hué par les autres. Pendant ce temps la trieuse aux yeux noirs n'avait pas levé la tête ; Voltin en avait été frappé.

Le lendemain, chez les Frampon, il avait pris des renseignements. Quand il avait parlé des trieuses on s'était moqué de lui et on lui avait demandé ce qu'il était allé faire chez les *modistes* en charbon.

—Elles ne sont pas timides, eh ! avait dit Frampon, mais ce sont de bonnes filles tout de même.

Celle dont tu parles, ça doit être la fille à la Charlot la marchande de café, qui vient quelque fois sur terri de Sainte-Marie. Elles demeurent là, à deux maisons plus haut.

C'est du brave monde : le père est mort, la mère vend son café, la fille est trieuse, et le petit, qui n'est pas plus haut qu'une botte, descend dans le puits depuis un mois à peine ; il n'est pas encore assez grand pour être charretier ; il ferme les portes dans les galeries.

—Pas riche alors ? reprit Voltin.

—La misère en trois volumes, quoi !

—Et honnête, tu dis ?

—Jusqu'au bout des doigts !

Voltin en savait assez. Il y avait plusieurs semaines que la petite Charlot lui trottait par la tête lorsqu'il résolut d'aller frapper chez sa mère.

Un dimanche soir, il y avait bal du côté de Bel Air et le quartier des Allouettes était désert ; il prit son courage à deux mains, fit un bout de toilette et s'en fût, ému comme s'il allait commettre un crime.

Kelb le suivait.

La mère et la fille triaient des petits pois ; elles s'étaient assises dans le carré de jardin qui entourait leur petite maison et prenaient le frais tout en travaillant.

—Bonsoir, m'ame Charlot ! dit Voltin, en s'arrêtant subitement contre la grille sans oser aller plus loin.

—Bonsoir..., répondit la femme ; qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur Voltin ?

—Tiens, vous savez mon nom ?

—Ah ! si on me l'avait demandé hier je n'aurais pas pu le dire ; c'est la Framponne qui me parlait ce matin et qui me disait que si j'avais pu trouver un *logeur* comme vous, ça nous aurait bien aidé, la petite et moi.

—Si j'avais su cela quand je suis arrivé au pays...

—Je n'aurais pu vous prendre... Vous figurez-vous que j'aurais mis un homme chez nous?... deux femmes seules !... avec un drôle de dix ans !... Ah bien !

—C'est juste...

Il y eut un long silence ; puis, comme personne ne se décidait à le rompre, Voltin fit un effort et reprit :

—J'avais quelque chose à vous demander.

Les deux femmes relevèrent la tête et le regardèrent fixement.

—Qu'est-ce que c'est ? dit la mère.

Il perdit tout courage et répondit :

—Si vous aviez un peu de café à me céder... vous me rendriez service.

—C'est bien facile ; la Framponne n'est pas là ? Voulez-vous que je vous le fasse chauffer ? Ça vous vaut mieux que d'aller à l'auberge... Nini, va donc mettre la casserole sur le feu... Entrez, monsieur Voltin ; petit, donne une chaise !

Voltin poussa la claire-voie et pénétra dans le jardin ; Kelb le suivit.

—Le chien peut entrer aussi ? demanda-t-il. Il n'est pas méchant..., c'est un vieux camarade.

—Asseyez-vous donc, répondit la femme Charlot.

Puis, après un moment de silence :

—Il n'y a pas longtemps que vous êtes chez les Frampon, demanda-t-elle.

—Ma foi non, depuis que je suis embauché ; voilà trois mois à peine.

—Vous n'êtes pas d'ici alors ?

—Non, j'étais à la Grand'Combe ; c'est là que je travaillais quand ma mère est morte ; alors j'ai quitté pour venir ici.

—C'est loin, ce pays-là ?

—J'ai bien mis plus d'une quinzaine pour venir à pied.

—Alors il y a des mines comme ici !

—C'est la même chose... Vous êtes du pays, vous?

—Oui et non. Nous étions à Autun; nous avons quitté, il y a un an, pour venir chercher du travail ici; les enfants font ce qu'ils peuvent et nous arrivons à ne pas mourir de faim.

La femme avait la voix tremblante en disant cela, et ses yeux s'étaient remplis de larmes.

—Ah! quand il n'y a pas un homme à la maison, ça ne peut pas aller fort, je le sais bien; vous ne devez pas gagner lourd.

—Nini, au triage se fait ses vingt-cinq sous par jour; Jacques, mon petit, rapporte ses trente sous, et, avec mon café, je me ramasse bien une pièce de vingt-cinq sous de bénéfice chaque matin.

A la mine, on a le pain à un peu plus de cinq sous le kilo, on a le charbon pour se chauffer et pour la cuisine; mais ce qui est dur, c'est qu'il faut travailler du matin au soir pour faire ses pauvres quatre francs, et ils sont vite mangés!

—Moi, je gagne mes quatre francs cinquante, mais j'en donne trois aux Frampon.

—Ça doit joliment les aider.

—Je vous crois! Ils sont cinq: le père, la mère, les deux petits et la fille; tout ça travaille, sauf la mère qui garde la maison, et quand à huit ou neuf francs de gain on ajoute tous les jours une pièce de trois francs, ça vous met du beurre dans les épinards!

—A qui le dites-vous! Si mon garçon était avec nous, nous ne nous plaindrions pas.

—Vous avez un fils?

—Oui, répondit sombrement la femme, mais c'est une mauvaise tête; il a voulu voir du pays, et il nous a quittés.

—C'est mal, ça!

—Que voulez-vous y faire? C'est pas la peine d'avoir des enfants pour qu'ils vous plantent là quand ils sont élevés... Ils gagnait ses six francs par jour à Autun! Il nous eût fait riches en peu de temps!... Il est parti... où? je n'en sais rien. Il n'a seulement pas donné de ses nouvelles depuis un an.

—Taisez-vous, ça vous remue le sang et ça ne remédie à rien... Pour le moment, vous ne manquez pas de pain, et il se trouvera bien un jour ou l'autre un...

—Le café est prêt, interrompit Nini Charlot en se penchant par la fenêtre de la cuisine.

—Porte-le, petite! M. Voltin le prendra-là.

—Mais non, reprit l'ouvrier; et il se leva brusquement. La jeune fille portait la tasse pleine, il voulut l'en débarrasser, mais il le fit gauchement et renversa la moitié du café par terre.

Il but le reste à petites gorgées et lorsque ce fut fini, il dit à la mère d'un air embarrassé:

—Combien faites-vous payer vos cafés m'ame Charlot?

—Nous ne sommes pas sur le terri ici, répondit-elle, et entre voisin une tasse de café, ça ne compte pas.

Il insista, mais elle ne voulut pas entendre raison. Pendant ce temps, Nini caressait la tête de Kelb et son frère construisait une galerie dans un coin du jardin.

La nuit était presque venue. Voltin se retira sans rien dire et entra chez lui de fort mauvaise humeur. Cependant la glace était rompue, et presque tous les dimanches il allait passer la soirée chez ses voisins. Nini était devenue moins sauvage, elle causait avec l'ouvrier et lui avait raconté, un soir que sa mère s'était endormie, toute l'histoire de son frère Jean.

Une espèce d'intimité s'était établie entre eux deux, et sans se l'être avoué, ils s'aimaient.

Voltin était désolé de voir la jeune fille mêlée aux trieuses de charbon, mais il avait fait son compte et ses quatre francs cinquante par jour n'auraient pas suffi pour nourrir toute la maison et permettre à la jeune fille de rester sans rien faire. Il se creusait l'esprit, cherchait, ne trouvait pas; il n'avait pas de protection, et ne voyait pas comment il pourrait, un jour, de simple ouvrier devenir capitaine. C'était le bâton de

maréchal qu'il ambitionnait. Les événements devaient le servir et le tirer d'embarras.

## II

Le jour où Trompe-la-Benne avait été remplacé à Sainte-Marie par Voltin, il avait reçu du Creusot un petit mot l'invitant à se trouver dans la matinée au café du Mârier où des amis l'attendaient.

Il avait immédiatement lâché l'ouvrage et s'était mis en route.

Trompe-la-Benne, de son vrai nom Léon Nourrit, avait vingt-quatre ans; il était grand, bien fait, très intelligent, et aussi paresseux qu'ivrogne.

Son père, qui travaillait à la mine depuis trente ans, ne pouvait plus en venir à bout; il s'était lié avec une dizaine d'autres jeunes gens, et il ne se passait pas de semaine qu'ils chômassent quatre jours sur sept.

La mine avait d'abord fermé les yeux, puis, enfin, avait donné congé à toute la bande. Depuis lors, leurs journées se passaient sur les bords de l'Étang.

Il faut avouer que, par les chaudes soirées de printemps, alors que tout fleurissait dans la campagne, ces bords de l'Étang étaient un vrai paradis terrestre.

Tandis que la grande digue en pierre de taille était déserte, que les femmes lavaient leur linge sur la rive la plus voisine de Bel-Air, les amis de Trompe-la-Benne allaient s'étendre sur les bords opposés, du côté des bois et des taillis.

Là, ils fumaient des cigarettes, faisaient d'interminables parties de piquet à l'ombre et causaient à voix basse.

Dès qu'un promeneur s'approchait, la conversation tombait; si c'était un employé de la mine, on lui lançait des regards gouailleurs et les chuchotements avaient leur train.

Le soir, tous ces flâneurs se retrouvaient aux Oiseaux, dans les cafés, où ils buvaient sec et longtemps.

L'aîné d'entre eux n'avaient pas vingt-cinq ans; le plus jeune en avait dix-sept.

Ces messieurs ne travaillaient pas, et ils avaient cependant toujours de l'argent plein les poches.

On les soupçonnait fort d'être les auteurs de certaines menaces anonymes qui avaient amené la mine à demander au gouvernement un bataillon d'infanterie, sans avoir encore pu l'obtenir.

Lorsqu'on interrogeait les parents, ils restaient muets et consternés; ils ne savaient rien, ne comprenaient rien à l'allure de leurs enfants, les blâmaient, mais n'apportaient aucun éclaircissement.

La mine, sans être inquiète, faisait activement surveiller les habitués des bords de l'Étang.

Lorsque Nourrit était revenu du Creusot, il y avait eu de longs conciliabules; le groupe des flâneurs s'était accru, et ils se réunissaient au bout d'un mois au nombre de 25 ou 30.

Un jour, un étranger arriva; il passa la soirée dans une des auberges des Oiseaux et le club prolongea la séance fort avant dans la nuit.

Le lendemain, Trompe-la-Benne alla frapper à la porte d'un mineur qui demeurait aux Alouettes, justement en face de chez les Frampon. Il se nommait Vignaud.

Les Vignaud n'étaient pas heureux.

L'homme était ivre toute la semaine, la femme se mourait d'un cancer aux intestins, et la petite, qui n'avait que cinq ans, gardée par sa grand-mère venue du Creusot, où elle habitait d'ordinaire, pour soigner sa fille, passait sa vie à grogner.

Lorsque les Vignaud étaient arrivés à Montceau, le père venait on ne sait trop d'où; il traînait derrière lui sa femme et sa fille, et, au bout de quinze ou vingt jours de travail, la mine lui avait loué pour 4 fr. 50 par mois une partie de maison composée de deux pièces, d'une cave et d'un jardin.

Il y avait des scènes continuelles dans le ménage; les voisins s'en étaient aperçus et en avaient jasé; finalement, on

avait su que les Vignaud ne s'étaient mariés qu'à la mairie ; on allait même jusqu'à dire que c'était un faux ménage.

La mine en fut informée, et comme elle ne loge jamais cette catégorie d'ouvriers heureusement assez rare dans la population de Montceau, un jour vint où Vignaud fut mis en demeure de fournir des explications ou d'aller se loger ailleurs. Les malheureux, pour toucher une prime de la libre-pensée de leur village, s'étaient mariés civilement.

Celle qu'on appelait la Vignaud pouvait à peine se traîner ; sa mère hurlait comme une louve prise au piège, et le père flanquait des gifles à sa petite à lui démonter la figure. C'était navrant ; la femme du directeur, une sainte créature, providence des malheureux, surmontant sa répugnance, était venue voir la malade.

Ce jour-là, Vignaud cuvait son vin ; il était venu du Puits s'arrêtant à toutes les auberges, et, quand il était rentré, après avoir jeté un regard de bête fauve sur cette dame qui occupait la seule chaise de la maison, près de la Vignaud étendue par terre sur une paille, il était monté dans la pièce du haut et s'était endormi sur un tas de vieux effets jetés dans un coin.

Mme Dubut, la femme du directeur, écoutait le récit de toutes ces misères, et, au lieu de montrer son dégoût ou sa surprise, elle encourageait les Vignaud et leur donnait ses conseils.

Femme, que le bon Dieu vous protège ? disait-elle ; vous n'avez pas voulu de sa bénédiction ; il faut régulariser votre situation ; vous verrez que vous vous en trouverez mieux.

— Ah ! je ne demande que cela, Madame ; mais voudra-t-il, lui ?

— Lui en avez-vous parlé ?

— Oui.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Qu'il aimerait mieux nous laisser tous crever de faim que de passer sous la coupe du curé.

— Pauvre femme ! Ecoutez, promettez-moi que vous ferez tout ce qui dépendra de vous pour le décider.

— Je vous le promets, Madame...

Des cris se firent entendre, c'était Vignaud qui se fâchait à la fenêtre du haut.

— Veux-tu rentrer, petite rosse ? Je vais te faire coucher au soleil, moi, pour te f... une bonne fluxion de poitrine : c'est pas assez que la mère crève en bas, faudrait encore que tu tombes malade... Viens ici, de suite, que je te fiche une trempe.

— Touchez-y donc un peu, vieille canaille, répondait la grand'mère assise dans le jardin ; vous la tuerez bien un jour à force de la battre : elle n'est plus au soleil ; fichez-nous la paix.

Vignaud s'était retiré de la fenêtre ; la grand'mère continua en s'adressant à l'enfant : " Tu l'entends, eh ! aussi, tu ne veux jamais m'écouter. Ah ! il t'en flanquera des roustées quand ta mère sera morte... c'est que je ne serai plus là, moi ; faudra que je retourne au Creusot, et ça ne tardera pas : elle n'en peut plus..."

La petite écoutait en jouant avec le sable noirci par le charbon et ne semblait pas comprendre.

Dans la pièce du rez-de-chaussée, la Vignaud disait à Mme Dubut :

— Vous entendez ? eh bien ! c'est tous les jours comme ça ! Le bon Dieu nous a joliment punis. Nous aurions pu vivre tranquilles : mais il boit tout ce qu'il gagne ; il n'est pas méchant au foud, seulement quand il a de l'eau de-vie dans le corps il ne se connaît plus.

— Tenez, ma pauvre femme, voilà un peu d'argent ; croyez-moi, insistez près de Vignaud, il finira bien par se décider... Je vous quitte, il faut que j'aille dans une maison voisine, chez les Charlot ; le petit a la rougeolle... je reviendrai demain... au revoir.

— Adieu, madame.

La Vignaud voulut se relever un peu, mais elle retomba sur sa paille.

Les scènes qui se passaient autour d'elle lui faisaient autant de mal que son horrible maladie.

Mme Dubut venait de partir, lorsque Vignaud descendit ; il regarda la malade et passa dans le jardin.

Justement, Trompe-la-Benne arrivait.

— Ecoute un peu, Vignaud ! lui cria-t-il par-dessus la haie. L'ivrogne releva la tête.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Ecoute toujours ; tu peux bien venir jusque-là, je pense !

Vignaud s'approcha ; il ne fréquentait pas la bande du bord de l'Étang, et les confidences que Nourrit semblait vouloir lui faire ne lui allaient qu'à demi.

— Comment va-t-on chez toi ? demanda Trompe-la-Benne.

— Toujours la même chose.

— As-tu de l'argent ?

— Non.

— Il y a dix francs à gagner si tu veux.

— Comment ça ?

— En laissant descendre avec toi demain à Saint-Marie un compagnon qui vient de Paris.

— Pourquoi ne s'embauche-t-il pas ?

— Que tu es bête ! Est-ce que c'est pour travailler qu'il veut voir la mine ?

— Eh bien alors ?

— C'est pour juger par lui-même, rapporter ce qu'il a vu et faire activer le grand mouvement qui doit nous mettre sur le même pied que les patrons.

— Nous sommes au complet, je ne peux pas prendre un homme de plus.

— C'était prévu, Chassain ne descendra pas.

— Et si je suis pincé ?

— La belle affaire ! tu diras que tu avais embauché un homme, vu l'absence de Chassain, quitte à faire approuver ensuite l'arrangement par les chefs.

— Merci, mon petit ; tout ça, c'est des bêtises ; avec ça qu'ils sont si bien disposés à mon égard ! Je préfère perdre tes dix francs et rester tranquille.

— Alors tu refuses ?

— Je ne refuse pas, mais je n'accepte pas.

— C'est-à-dire que tu te mets du parti des aristocrates, du côté de ceux qui mangent la sueur du pauvre monde. Ah bien ! vrai, c'est du propre... Enfin, on apprend du nouveau tous les jours !... C'est probablement que la femme au patron t'aura graissé la patte que tu fais le dédaigneux ?... Tu sais, ne cafarde pas ; on te ferait ton affaire, c'est moi qui te le dis. Sans adieu.

Trompe-la-Benne s'éloigna, Vignaud se mit à planter des salades.

Voltin, qui avait assisté de loir à la conversation, interpella Nourrit :

— D'où viens-tu donc, grande flemme ?

— Est-ce que je te parle, moi ? Fiche-moi donc la paix un peu, s... grand mouchard.

— Tu sais que tu te feras tirer les oreilles, un de ces matins, si tu le prends sur cet air-là.

— Viens-y donc ! Faut pas te figurer que tu me fais peur ! Va donc voir en attendant chez la Charlot si j'y suis !

Le rouge de la colère était monté à la figure de Voltin ; il releva ses manches, franchit l'espace qui le séparait de la rue et allait rejoindre Trompe-la-Benne, lorsque Mme Dubut sortit de la maison des femmes Charlot.

La mère l'accompagnait et lui faisait force révérences ; les deux hommes changèrent aussitôt d'attitude ; Nourrit allongea le pas, et Voltin, après avoir salué la femme du directeur, reentra chez les Frampon.

— Je ne sais pas ce qui se mijote, dit-il à Frampon, mais cette grande canaille de Trompe-la-Benne était là en train de bavarder chez les Vignaud et il ne devait rien dire de bon.

— Faut pas s'en occuper, répondit Frampon ; m'est avis que Nourrit et toute la bande, c'est de l'internationale... Je sais bien que c'est pour l'avenir des mineurs qu'ils travaillent, mais en attendant, ils ne nous causent que des désagréments.

—Tout ça, c'est des propres à rien, et si je leur disais leur affaire entre quatre-yeux, ils ne seraient peut-être pas si crânes.

—Pas de bêtise, tu sais, Voltin, faut pas t'en mêler ; c'est qu'il ne plaisantent pas.

—Allons donc ! c'est parce qu'ils n'ont jamais eu affaire qu'à des poules mouillées... Je ne les crains pas, moi.

—C'est égal, s'ils pouvaient nous faire gagner un peu plus, si, comme ils le prétendent, nous étions un jour les patrons, ce serait tout de même une riche affaire.

—Et tu tapes là-dedans, toi, mon pauvre vieux ? Je ne te croyais pas si bête !

—Ecoute donc, ça fait toujours plaisir de penser qu'un moment viendra où on pourra vivre sans rien faire.

—Fainéanter ? Eh bien ! je n'en suis pas, de ceux-là, moi. Je sais bien que dans le métier c'est pas tout rose, mais après ? Est-ce que tu te figures que partout ce n'est pas la même chose ?

—Au moins les autres travaillent au soleil.

—Ah ! ça, c'est vrai ! turbiner à mille pieds sous terre, ce n'est pas drôle, mais il y a des compensations ; on est chauffé, logé à bon marché ; on a le médecin pour rien, les drogues en cas de besoin, une retraite à cinquante-cinq ans et trente ans de service ; et puis, tu sais, ça ne coûte jamais : il y a toujours du pain sur la planche, c'est déjà quelque chose.

—Non !

—Depuis quand la dernière ?

—Ma foi ! je crois bien que c'était en 1872, il y a de cela treize ans.

—Et jamais depuis ?

—Jamais. Dame ! on prend des précautions, tu penses !

—Du reste, je regardais l'autre jour en attendant la paye le relevé des accidents, il n'y en a pas tant qu'on pourrait croire.

Nous sommes bien 3,000 ici, et en un an on n'avait constaté que 340 blessures légères, 27 graves et 4 morts accidentelles causées soit par des éboulements ou des chutes.

Sur 3,000 charpentiers, par exemple, la moyenne serait peut-être plus forte.

—Peut-être bien... Du reste, toi, tu aimes ton trou, et tu préférerais perdre la main droite que de ne pas descendre tous les jours dans ta galerie.

—Affaire d'habitude, mais je dis ce qui est. Vois-tu, Frampon, leur histoire d'internationale et de patrons à remplacer, c'est des bêtises. Moi, j'ai mon idée, et je la crois bonne : ce qu'il nous faudrait obtenir, c'est la coopération.

—Qu'est-ce que c'est que ça ?

—Chaque ouvrier serait intéressé dans l'affaire et aurait une part dans les bénéfices, ce serait de la justice ; tout le reste, c'est de la révolution et ça ne mènera à rien du tout.

—Faut proposer ton idée ; M. Dubut est un brave homme et il y aurait peut-être moyen de s'entendre.

—J'y songe bien !

Pendant qu'ils causaient ainsi, Trompe-la-Benne s'était éloigné et avait rejoint près de l'étang les camarades assemblés.

Il y eut une vive discussion, puis l'un d'eux écrivit sur un bout de papier deux ou trois lignes, et quand l'heure d'aller souper arriva, au lieu de rentrer directement chez lui, le jeune vaurien monta jusqu'aux Alouettes et par la fenêtre ouverte jeta chez Vignaud le billet qu'il avait rédigé.

Le mineur mangeait justement un morceau sur le pouce ; le papier vint tomber à ses pieds ; il l'ouvrit et comme le jour baissait beaucoup, il s'approcha de la fenêtre et lut :

« Si tu refuses, demain matin, de gagner les dix francs, demain soir on fera sauter ta baraque. »

Vignaud devint très pâle, jeta le billet dans la cheminée, et resta longtemps absorbé ; puis il s'en fut coucher et dormit mal jusqu'au matin.

A trois heures, ou moment où il aurait un peu reposé, il se leva ; c'était l'heure du travail ; il prit son café, une gourde de vin, sa marmite et sortit.

Les ouvriers se rendaient aux puits.

On était en septembre, et à quatre heures du matin, à cette époque de l'année, il ne fait pas jour et il ne fait pas chaud.

Au bout de la rue, dans un coin sombre, Vignaud remarqua trois hommes qui causaient et qui se mirent à sa suite.

En approchant de la fosse, au lieu d'entrer dans la grande salle où il y avait du feu et où des mineurs attendaient en se chauffant leur tour de descente, les trois individus s'arrêtèrent à côté de la carrée, dans un endroit pas trop éclairé.

Vignaud, qui les avait observés, reconnut deux de ses camarades de travail ; l'autre, qu'il n'avait jamais vu, était sans doute celui qu'il s'agissait de faire passer à la place de Chassain.

Ils étaient à peu près de la même taille, et dans la demi-obscureté qui régnait dans les cages on pouvait bien les prendre l'un pour l'autre.

Le nouveau venu portait le pantalon de toile bleue enfoncé dans ses bottes, la veste de même étoffe, la cravate de coton autour du cou, le beguin ou serre-tête et le grand chapeau de cuir bouilli.

Vignaud était allé à la lampisterie prendre sa lampe et dans la salle chauffée poser son pantalon de rechange. Un des trois compagnons avait fait comme lui, puis il était revenu près de l'étranger pendant que son camarade allait à son tour à la lampisterie et revenait avec deux lampes.

—C'est celle à Chassain, avait-il dit à un lampiste qui lui demandait, par manière de causer, pourquoi il en prenait deux.

—Il ne peut pas venir la chercher lui-même donc ?

—Il est en train de changer de culotte et ça va être notre tour de descendre.

Il avait rejoint ses camarades ; l'inconnu avait pris sa lampe, il tenait sous son bras son pic, sa pioche et sa gourde de vin.

Il restait silencieux, observant tout, regardant avec curiosité ce qui se passait autour de lui.

Les câbles s'enroulaient et se déroulaient autour des bobines qui tournaient dans les combles du beffroi ; les cages montaient et descendaient comme des seaux dans un puits ; on les accrochait sur les plaques de fonte qui entouraient la bouche du gouffre, puis, lorsqu'elles avaient leur chargement, elles redescendaient encore.

La descente s'opérait au milieu des conversations générales et d'une petite bise matinale qui soufflait sur le terri et glaçait les membres.

Le tour de Vignaud et de sa bande arriva.

—En route, vous autres, dit le mineur ; nous ne sommes pas en avance.

Les deux compagnons et le mineur prirent place dans la cage, l'inconnu les suivit ; Vignaud, qui avait hésité tout d'abord, laissait faire. On se serra autour du faux Chassain, il baissait la tête comme pour arranger ses bottes ; d'autres ouvriers s'embarquèrent ; puis soudain, à un signal sorti du poste voisin, la terre sembla se dérober sous eux, ils descendaient...

Au moment où la cage quittait le sol subitement, comme une pierre qui tombe, un des jeunes gens se pencha vers l'inconnu et lui dit :

—Floréal, redressez-vous maintenant et passez-là, dans le coin ; vous allez voir remonter l'autre cage. Accrochez la lampe aux grillages, là, c'est cela !

Floréal obéit machinalement ; il était un peu abasourdi par cette chute, aveuglé par cette subite obscurité.

Il lui semblait par moments qu'il était immobile, puis que la cage remontait ; le mur, devant lui, fuyant comme un rideau qui se lève.

Une masse noire les croisa montant pendant qu'ils s'enfonçaient : c'était l'autre ascenseur.

Peu à peu ses yeux se firent à l'obscurité, les lampes jetaient leur lueur rougeâtre sur les murs et, de temps en temps, on distinguait le goyau avec des échelles énormes contre les murs.

Les mineurs causaient.

—Eh bien ! ça va ? demanda Vignaud à Floréal.  
 —J'ai des bourdonnements dans les oreilles !  
 —Ce n'est rien, c'est que nous approchons du rond ; c'est pas étonnant, à plus de 300 mètres de profondeur.  
 —J'aurais cru qu'il faisait plus chaud au fond.  
 —De 12 à 18 degrés, en hiver, à l'accrochage, dans les puits d'entrée d'air, on fait du feu.  
 —J'avais entendu dire qu'on s'entassait dans les chariots pour descendre ?  
 —Dans les berlines ? C'est défendu.  
 —Nous remontons ?  
 —Non, nous arrivons, au contraire, et comme la vitesse diminue, ça vous fait remonter l'estomac.  
 —Comme il pleut !

—Pas beaucoup, ce sont des infiltrations.  
 En effet, des gouttes d'eau tombaient sur les mineurs, non pas comme une pluie ordinaire, mais par saccades, comme le trop plein d'un seau remontant du puits.

Soudain la cage toucha terre sur le rond, la descente avait duré deux minutes.

On était à l'accrochage du fond ; les mineurs prirent la direction de leurs galeries respectives.

Floréal, en quittant l'asconneur, leva la tête ; au-dessus de lui le trou noir par lequel il venait de descendre lui donna le frisson.

La pluie tombait toujours par paquets.  
 Autour de lui, des galeries noires s'ouvraient, s'enfonçant dans des profondeurs obscures. On ne lui laissa pas le temps d'observer, le rond était dangereux ; un capitaine pouvait s'apercevoir de sa présence et cela eût gâté les choses.

On l'entraîna dans une galerie à gauche.  
 Ses premiers pas furent incertains ; il trébuchait dans les rails, patageait dans les petites flaques d'eau, se tapait la tête au boisage, devancé par Vignaud et les compagnons qui marchaient bon train, indiquant la route.

Cependant, peu à peu, se faisant à l'obscurité, il reprit son assiette, et suivit sans peine ses conducteurs. A droite, à gauche, au-dessus de sa tête, se dressaient les pièces de bois soutenant la galerie, les chandelles s'enfonçant en terre de chaque côté et allant rejoindre, pour fermer le cadre, leur chapeau assez élevé pour permettre de marcher facilement la tête haute. La houille brillait entre les chandelles et, sous la lueur des lampes, produisait des scintillements singuliers.

A un détour, un vent violent vint fouetter le visage des mineurs ; ils passaient près d'un ventilateur.

—Continuez, vous autres, dit un des jeunes, nous vous rejoindrons là-bas.

—Si tu t'en vas, répondit Vignaud, ça ne fera pas marcher l'ouvrage, et nous n'aurons jamais notre compte de berlines.

—Et après ? Tu sais bien que tu ne perdras pas ta journée. Vignaud continua sa route sans répondre.

Floréal, conduit par son compagnon, quitta la galerie et passa par une petite porte s'ouvrant sur un escalier tournant.

Ils montèrent quelques marches et furent bientôt suffoqués par une grande chaleur.

—Prenez garde ! dit le mineur en indiquant du doigt un trou noir et profond plein d'eau.

—Diable ! une poussée là-dedans et on serait vite débarrassé de son homme ! Où allons-nous ? Entre ces deux murs, on se croirait dans une tombe !

—Je veux vous faire voir la machine élévatrice. Montez ces deux marches et restons-là ; cachons nos lampes.

Devant eux s'étendaient une grande salle toute pleine de vapeur ; au milieu comme un animal monstrueux, une gigantesque machine allongeait sa bielle énorme et grondait sourdement.

—Dans quel but, demanda Floréal, a-t-on descendu à mille pieds sous terre un pareil mécanisme ?

—C'est pour empêcher l'inondation des travaux ; vous avez senti l'eau qui tombait sur nous pendant la descente ? Sans la machine, la fosse serait inondée ; elle remonte à la surface.

—Il y a donc des lacs souterrains ?

—Non, c'est de l'eau qui vient de la surface par des infiltrations.

—Elle n'est pas bonne à boire, alors ?

—On ne s'en sert que pour le lavage du charbon.

—Quelle chaleur il fait ici ! descendons...

Comme ils reprenaient la galerie principale un bruit assourdissant couvrit leurs voix, les échos souterrains répétaient indéfiniment ce roulement fatiguant. Ils virent au loin, éclairée par la lueur incertaine d'une lampe, une masse blanche qui s'avancait.

—Rangez-vous ! cria le compagnon de Floréal, en laissant libre toute la voie ferrée qu'il avait à sa gauche.

Floréal l'imita. La masse blanche avançait, bientôt elle fut devant eux ; c'était un cheval traînant une longue suite de berlines pleines de charbon ; un enfant marchait en tête, un homme suivait.

Le tapage devint encore plus étourdissant : il semblait, cette fois, venir de l'accrochage ; en effet, un train de berlines vides arrivait, se croisant, dans l'obscurité, avec le premier.

Les deux hommes allongèrent le pas et purent se garer derrière la dernière benne du premier convoi ; depuis quelques minutes le cheval qui venait du rond leur soufflait dans la nuque.

Le train passa. Ils se remirent en marche, et, leurs lampes à la main, parcoururent ainsi une longue galerie ; les bruits se perdaient dans le lointain, et ils ne distinguèrent plus bientôt que des coups de pioche qui résonnaient devant eux.

Ils arrivèrent enfin. Vignaud travaillait comme un cheval, il avait peur qu'à la recette du fond on vint à s'apercevoir que le nombre de ses berlines était inférieur à celui qu'il avait l'habitude de livrer, et il redoutait l'arrivée d'un capitaine ou même d'un ingénieur.

Il avait suspendu sa lampe à une anfractuosité de houille et il piochait à bras raccourcis ; son camarade remplissait la seconde berline ; lorsqu'elle fut pleine, il se mit à la pousser jusqu'au plan incliné ; puis, après l'avoir marquée, il revint pour en remplir une troisième. Les mineurs avaient chaud, non pas que la houille fut très dure, mais ils travaillaient avec ardeur ; maintenant que le coup était fait, ils regrettaient d'avoir fait descendre Floréal.

Celui-ci s'était accroupi dans un coin et prenait des notes.

—Malheur ! fait-il chaud ! dit un des jeunes gens !

—Ote ta chemise, parbleu, répondit Vignaud.

Le mineur se mit le buste à nu, et bientôt la sueur, se mêlant à la poussière de charbon, couvrit sa chair d'une teinte noirâtre.

Depuis longtemps Vignaud avait déposé béguin, veste et chemise ; il ne leur restait à tous que leur pantalon, et dans ce trou étroit, dans lequel ils pouvaient tout juste se tenir debout, ces exhalaisons de sueur humaine montaient au cerveau de Floréal et le grisait.

Dans cette buée qui s'échappait du corps de ces trois hommes, ses yeux se brouillaient, la lampe lui paraissait moins claire.

On entendit du bruit au bout de la galerie :

—A l'ouvrage, compagnon, dit Vignaud à Floréal, sans cesser de piocher ; on vient ; si vous restez là, nous sommes pris.

Floréal se leva et prit une pioche.

—A bas la veste et la chemise, dirent les jeunes gens, qui tremblaient et avaient plus peur que Vignaud.

Bon gré mal gré, Floréal dut se déshabiller, et comme il était resté là inactif, quand il se sentit nu, il fut pris d'un frisson.

—Il ne fait pas chaud ! dit-il.

—Travaillez, ça vous fouetterra le sang.

Le conseil était bon. Floréal prit une pelle et se mit à charger une berline ; le travail était simple et plus à sa portée que le lavage.

Seulement il ne triait pas, il remplissait à grandes pelletees, et jetait indistinctement dans la benne tout ce qui se trouvait sous sa pelle.

Les pas approchaient.

—C'est Vignaud ! dit une voix dans le lointain.

—Cré non ! Pas de chance, murmura Vignaud entre ses dents ; c'est l'ingénieur en chef !

En effet, M. Midleston, accompagné d'un capitaine, faisait visiter le puits Sainte-Marie à quatre personnes, deux dames et deux messieurs.

Ils avaient tous revêtu le costume de mineur et les dames surtout avaient, sous le chapeau de cuir bouilli, la plus grotesque tournure.

Les visiteurs s'arrêtèrent près des berlines, M. Midleston s'avança jusqu'au front de taille, et d'un coup de sa canno à poignée en forme de marteau donna quelques coups dans la houille, qui tomba par morceaux.

—Ce n'est pas excessivement dur, dit une de ces dames. Mais où sont les femmes ? ajouta-t-elle.

—Quelles femmes ? demanda l'ingénieur.

—Mais celles qui travaillent à la mine ?

—Elles ne descendent jamais dans les puits, répondit M. Midleston ; le travail est fait exclusivement par les hommes ; la seule chose qu'elles pourraient faire, la poussée des wagonnets, est réservée aux hercheurs ou rouleurs. Cet emploi est celui des ouvriers novices ou peu robustes. Les femmes restent au jour, au triage.

—Vous avez sans doute de bonnes raisons pour ne pas leur permettre de descendre ici ?

—Le travail serait trop dur d'abord, puis c'est une question de convenance et de moralité.

Les travaux, du reste, n'en vont que mieux.

—Vignaud ! reprit M. Midleston, arrêtez-vous !

Le malheureux se redressa ; il suait autant de peur que de fatigue ; il se crut pris.

Les autres relevèrent la tête ; seul, Floréal, courbé sur sa pelle, ne broncha pas.

L'ingénieur en chef, qui était près de lui, lui toucha sur l'épaule ; il eut un tressaillement.

—Ne faites pas de bruit, continua M. Midleston... Entendez-vous ces coups sourds, qui viennent de derrière la taille ?

—Oui, parfaitement !

On entendait, en effet, distinctement des coups répétés.

—Ce sont les mineurs d'un autre puits, du puits Saint-Pierre, dont la galerie rejoindra prochainement celle-ci.

—Quelle est la longueur des galeries du puits Sainte-Marie ? demanda l'un des visiteurs.

—Dix mille mètres environ.

Les étrangers s'étoignèrent en causant, agitant leurs lampes, regardant avec curiosité tout ce qu'ils rencontraient.

Le capitaine était resté derrière ; il jeta un coup d'œil sur les travaux.

—Vos boisages sont en retard ! dit-il à Vignaud ; on a beau vous le dire, c'est toujours la même chose ; vous ne serez content que quand ça vous sera tombé sur les reins, que diable attendez-vous pour commencer la potelle ?

—C'est vrai, répondit Vignaud ; allez, vous autres, qu'on s'y mette tout de suite, et ne traînons pas !

—Il faut avoir l'œil partout, grogna le capitaine ; le boisage vous est payé à part ; que vous poteliez ou que vous tiriez de la houille, vous gagnez toujours, et encore il faut se fâcher pour le faire faire, et puis s'il y a des éboulements, des bras et des jambes cassés, ah ! on en pousse des jérémiades ; c'est bien de votre faute cependant !

Boisez-moi cela immédiatement.

Les deux jeunes gens prirent leurs pics et se mirent à la patelle ; le capitaine s'éloigna.

Lorsqu'il fut hors de vue, Vignaud s'essuya le front.

—Eh bien, nous l'avons échappé belle ! et ces fainéants-là qui me font faire des observations pardessus le marché !

—Plains-toi donc ! il n'a pas fourré d'amende, c'est déjà quelque chose.

—Quel heure est-il ? demanda Floréal ; je meurs de faim.

—Il ne doit pas être bien loin de dix heures, nous allons manger.

—Voilà six heures que nous sommes là-dedans !

—Et nous en avons encore pour trois heures ; allons, remettez votre chemise et votre veste, nous allons casser une croûte.

Les quatre hommes se couvrirent, puis, s'installant sur des quartiers de houille, ils se mirent à manger.

Dans les marmites il y avait de la soupe froide, dans le pain, du fromage ; ils mangèrent silencieusement, éreintés, brisés plutôt par la peur qu'ils avaient eue que par le travail, auquel ils étaient habitués.

Les gourdes de vin se vidaient, balayant dans leurs gosiers la poussière de charbon ; on n'entendait plus que le bruit de leurs mâchoires qui mastiquaient.

Lorsque les derniers morceaux furent engloutis, Vignaud regarda Floréal et lui dit :

—Eh bien ! comment trouvez-vous ça ?

—C'est un enfer, c'est atroce, et je ne comprends pas que vous consentiez à venir vous enfermer chaque jour, pendant neuf heures, à mille pieds sous terre, pour gagner de quoi ne pas mourir de faim.

—Si seulement on était ses maîtres ! dit un des jeunes gens. On gagne de quoi manger ; mais c'est le capitaine, c'est le marquer, c'est le chef de poste, ce sont les ingénieurs ; il faut toujours avoir quelqu'un sur le dos.

—Combien vous paye-t-on par chaque petit wagon ?

—Ça dépend, de 50 à 70 centimes.

—Et vous en avez rempli combien, depuis ce matin ?

—C'est le quinzième, celui-là, mais d'ici la remonte on en poussera encore bien cinq ou six ! nous en avons à nous quatre de vingt cinq à vingt-six.

—Ça ne fait pas lourd, ajouta Floréal en calculant ; ça fait à partager... nous disions à 50 ou 70 centimes, mettons une moyenne de 60... ça fait, 60 fois 25... ça fait... 14... non... 16 francs...

—Mais non, mais non, reprit Vignaud, ça fait quinze francs, entre nous quatre ; ça nous donne à chacun trois francs quinze sous, plus le boisage de la galerie qui se paye à part.

—Il n'y a pas gras, hé ! dirent les jeunes gens !

—En effet ! répondit Floréal.

—Tu ne compte pas les rejets ?

—Bah ! une ou deux berlines sur cent, c'est pas le diable ?

—Ni les amendes !

—Parle pour toi, dis donc ; je ne crois pas que les miennes soient allées beaucoup grossir la caisse des retraites.

—Pour combien avez-vous d'amende par mois ? demanda Floréal.

—Moi, voilà deux ans que je travaille à la mine, on ne m'a pas retenu dix francs !

—Si on te fourrait à l'amende chaque fois que tu lèves le coude !

—Est-ce que ça te regarde, toi ! Est-ce que c'est avec ton argent ? Quand il faut travailler je crois que je ne me fais pas prier ; en haut, je fais ce qui me plaît.

—Allons, allons, je pense que vous n'allez pas vous disputer ?

—C'est vrai ! ces morveux-là, ça n'est pas seulement grand comme père et mère, et ça veut parler ! Dans tous les cas, si je bois un coup, je ne vais pas passer mes journées sur les bords de l'Étang, à recevoir de l'argent on ne sait d'où.

—Écoutez, Vignaud, reprit Floréal ; venez demain soir chez Trapier, aux Oiseaux ; je n'ai ni le temps ni le moyen de vous expliquer aujourd'hui ce qui m'a amené ici, mais vous le saurez demain.

—On ira, reprit Vignaud en se levant, et en attendant, ajouta-t-il, à l'ouvrage.

Ils se remirent au travail. Lorsque l'heure de la remonte arriva, ils s'habillèrent, poussèrent la dernière berline, et prenant leurs lampes et leurs outils, gagnèrent à travers les galeries l'accrochage du fond, où déjà une centaine de mineurs attendaient.

Pendant que les premiers arrivaient place dans les cages, Vignaud fit voir à Floréal les écuries, qu'il n'avait pas encore visitées.

Il se dégageait de ces trous sombres une bonne odeur de foin et de litière, il y faisait chaud. Les huit ou dix chevaux qui les occupaient, habitués à une perpétuelle nuit, prenaient de l'embonpoint devant leur râtelier abondamment garni.

Ils revinrent au rond ; le poste qui devait travailler de une heure à dix heures du soir descendait dans une cage, pendant que le premier poste remontait dans l'autre.

Ils se mirent douze dans l'ascenseur, ils étaient pressés de voir le jour, et la machine les enleva.

Un poids énorme pesait sur la poitrine de Floréal.

Lorsqu'il déboucha sur le puits, un soleil éclatant inondait la campagne de ses rayons ; il fut littéralement ébloui.

Il serait tombé, si l'un de ses compagnons ne lui eût pris le bras.

Le marqueur interpella Vignaud.

—Je vous ai refusé une berline. Vous n'avez fourré que du charbon degoûtant, et elle n'était pas aux trois quarts pleine.

Vignaud ne répondit pas, haussa les épaules, et porta sa lampe à la lampisterie.

La berline refusée était celle de Floréal.

Ils reprirent ensemble la route des alouettes.

Personne ne parlait des dix francs promis la veille, mais Vignaud, qui se sentait le gosier terriblement sec, n'était pas homme à abandonner aussi facilement un pareil gain.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison du mineur, celui-ci s'arrêta et frappant sur l'épaule de Floréal :

—Où se reverra-t-on ? Nous avons un petit compte à régler.

—Venez aux Oiseaux dans la soirée, je serai chez Trapier.

—On y sera, à tantôt.

Vignaud entra chez lui.

La Vignande avait eu une matinée affreuse, des douleurs atroces l'avaient littéralement accablées. Lorsqu'elle vit entrer le mineur, elle jeta sur lui un regard suppliant.

Il était à jeun ; il s'approcha et lui demanda comment elle allait.

—Oh ! je souffre, dit-elle, je souffre comme je n'ai jamais souffert. Ecoute, Vignand, ajouta-t-elle en le voyant si bien disposé, tu devrais me faire un plaisir ; dans quelques jours peut-être je serai morte, le médecin de la mine est venu ce matin, et il s'est en allé sans rien dire, c'est mauvais signe ; donc, tu seras bientôt débarrassé de moi ; fais-moi un plaisir, dis-tu ?

—De quoi ?

—Tu veux bien que je m'en aille en terre avec les prières du curé ?

—Tiens ! mais d'abord tu n'es pas aussi malade que tu crois.

—Faisons bénir notre mariage.

—Tu ne pourrais pas venir à l'église dans l'état où tu es.

—Mais madame Dubut m'a dit que le curé viendrait ici !

—De quoi se mêle-t-elle, celle-là ! Est-ce que je vais voir, moi, ce qui se passe chez elle ?

—C'est mal, ce que tu dis là, Vignaud ; tu n'es pas méchant au fond, mais quand le vin t'égaré, tu ne sais plus ce que tu dis, ce n'est pas le cas pourtant aujourd'hui.

Sans elle, je n'aurais pas pu faire tremper la soupe par ma mère.

—Eh bien ! après ?

—Eh bien ! si tu voulais, un de ces jours nous terminerions cette affaire, et je m'en irais le cœur tranquille.

—Nous sommes passés à la mairie, c'est suffisant ; quand au curé... qu'il ne s'avise pas de venir ici !

—Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il t'a fait ? Il donne des sous à la petite, chaque fois qu'il la trouve ; tout le monde dit que c'est un bien brave homme...

—Je ne le connais pas, moi et je ne veux pas qu'il mette les pieds chez moi.

—Alors, mon pauvre homme, on va nous mettre à la porte ; on a dit à la mine un tas de mensonges sur notre compte, et si nous ne prouvons pas qu'on s'est trompé, tu comprends qu'on ne voudra plus nous loger.

—Eh bien, nous irons tous crever dehors s'il le faut, mais puisque tous ces aristocrates veulent me faire la loi, je serai plus en tête qu'eux.

—Alors tu ne veux pas !... C'est mal, Vignaud, c'est la seule chose que je voulais te demander avant de mourir, et tu ne veux pas !... Je croyais que tu m'aimais un peu...

La pauvre femme se mit à pleurer.

—Tenez, mangez donc votre soupe, puisqu'il y en a aujourd'hui, dit en entrant la mère de la Vignande.

Son entrée coupa court à la conversation : le mineur s'assit devant une écuelle fumante, et se mit à manger.

Lorsqu'il eut fini, il passa dans le jardin et se débarrassant de ses vêtements devant un grand paquet plein d'eau qui chauffait au soleil depuis le matin, il se lava au savon noir.

La poussière de charbon s'enlevait peu à peu, et sa peau, de noire qu'elle était, revenait à sa couleur primitive ; son pantalon de toile bleue était trempé et lui collait aux jambes. Lorsqu'il eut fini sa toilette du buste, il entra dans la maison et pendant que sa fille jouait dans le jardin, il lava le bas comme il avait lavé le haut ; il mit une grosse chemise de toile qui lui avait servi les deux dimanches précédents, un pantalon et une veste propres, et sortit.

—Quand rentrerez-vous ? lui cria la vieille au passage.

—Quand ça me fera plaisir, répondit aimablement le mineur.

La vieille grommela quelque chose dans ses dents, et fit semblant, de ne pas avoir compris.

Il traversa le canal, prit à travers Bel-Air et s'en fut chez Trapier.

Lorsqu'il rentra le soir vers dix heures, il était ivre à ne pas tenir debout ; il avait bu ses dix francs.

Il n'eut pas la force de battre sa petite ; il tomba comme une masse sur ce qui lui servait de lit, et cuva son vin jusqu'au lendemain.

Ce lendemain le trouva tout hébété.

Lorsqu'il arriva au puits, il trouva que ses deux compagnons ordinaires avaient fait comme Chassain et n'étaient pas venus travailler.

Il le fit remarquer au chef de poste.

Il devait y avoir quelque anguille sous roche ! depuis deux ou trois jours, il manquait dans les puits une dizaine de jeunes gens.

Les Frampon étaient au complet, mais Voltin avait prévenu qu'il ne descendrait pas ce jour-là ; le petit Charlot était très malade et il était resté près de lui.

Dans la matinée, la voiture de madame Dubut s'arrêta aux Alouettes. Après avoir fait une petite visite à la Vignande, elle était entrée chez les Charlot ; elle y trouva Voltin ; le petit n'allait pas mieux, au contraire ; c'était curieux ; cette rougeole, qui n'est pas ordinairement dangereuse, était accompagnée d'une fièvre très forte.

Voltin ne cacha pas son inquiétude à madame Dubut et ne voulut pas la laisser entrer dans la chambre du malade.

Il n'y avait que la mère Charlot et lui à en approcher, Nini étant au triage toute la journée, et le soir, quand elle rentrait, elle s'occupait du ménage et prenait des nouvelles de son frère, près duquel on ne lui permettait d'aller qu'au moment de se coucher.

Lorsque madame Dubut remonta en voiture, Voltin, qui l'accompagnait, se permit de lui dire :

—Si madame était assez bonne, puisqu'elle n'est pas à pied, pour prévenir monsieur le curé, il pourrait venir voir demain jusqu'ici ; j'ai bien peur que nous ayons besoin de lui avant la fin de la semaine.

Madame Dubut répondit qu'elle se chargeait de la commission, et en effet, en rentrant chez elle, elle donna l'ordre à son cocher de s'arrêter devant le presbytère.

### III

La maison du curé était située sur la place principale de Montceau-les-Mines ; place plantée d'arbres, bordée par le ca

nal, couverte d'une poussière noire, et dont les maisons, continuellement fouettées par la fumée des puits, avaient perdu la teinte blanche de la chaux pour se couvrir d'un maquillage de bistre.

C'est là que se trouvaient le marché, les baraques les jours de fêtes, les cirques, lorsqu'il en venait, et les enfants à la sortie de l'école.

L'église, placée sur un tertre de verdure, dominait la situation ; elle était modeste comme il convient à une toute petite ville, mais assez grande pour contenir tous les gens de Montceau.

Les deux bancs de velours rouge enfermés dans une balustrade de noyer verni, destinés aux gros bonnets de la mine, étaient toujours occupés le dimanche, mais le peuple, les travailleurs, encombraient rarement le reste de la nef.

Aux grandes fêtes, cependant, les moindres coins étaient garnis ; puis il faut le dire, chaque dimanche, la messe de neuf heures attirait toute la petite population du pays.

On l'appelait la messe des enfants.

Ils y venaient en foule, seuls ou accompagnés par leurs mères.

Les mineurs n'eussent pas mieux demandé que d'aller entendre les exhortations de leur pasteur, mais ils étaient tellement travaillés par la mauvaise presse, les délégués de la libre pensée, les représentants de loges maçonniques, que, s'ils n'eussent pas voulu pour tout au monde se passer des prières de l'Église à la naissance de leurs enfants, à leur mariage et à leur mort, ils oubliaient facilement le chemin de la maison de Dieu dans toutes les autres circonstances de la vie.

Il y avait cependant de nombreuses exceptions, même chez les mineurs.

Il faut avouer, du reste, que le digne prêtre chargé du soin de leurs âmes était en tous points digne du respect et de la sympathie générales.

L'abbé Pierre était un véritable apôtre ; dans la force de l'âge, grand, robuste, ouvert, il avait un bon mot pour tout le monde et se plaisait davantage dans les pauvres maisons d'ouvriers que dans les salons de Mme Dubut ou de M. Middleton. Cependant, en homme de devoir qui se doit à tous, il allait avec autant de simplicité chez les uns que chez les autres.

Malheureusement, le pauvre prêtre avait contracté, dans son rude service, une douloureuse infirmité : il avait quelquefois des accès de goutte qui le clouaient au lit des semaines entières ; alors il lui arrivait de perdre patience, et, pour peu, il se serait facilement fait couper les jambes, dans l'espoir de pouvoir marcher.

Le jour où Mme Dubut fit arrêter sa voiture devant son modeste presbytère, il relevait à peine d'une crise dont la violence avait été extrême.

Cependant, il n'hésita pas, et chaussant d'énormes bottes fourrées, qui donnaient à ses pieds malades plus de liberté et de chaleur, il prit son bâton et se rendit clopin-clopat jusqu'aux Alouettes.

Lorsqu'il arriva chez les Charlot, les mineurs, de retour du puits, travaillaient à leurs jardinets.

Les Frampon le virent passer et le saluèrent.

Vignaud, qui fumait sa pipe sur sa porte, rentra chez lui comme s'il eût vu le diable.

Voltin, qui ne l'attendait que le lendemain, l'apercevant de loin, vint au-devant de lui.

—Mes respects, monsieur le curé, dit le brave garçon ; c'est chez les Charlot que vous venez ?

—Oui, mon brave ; le petit est assez malade à ce que m'a dit Mme Dubut.

—Ma foi ! ça n'avait l'air que de la rougeole, et ça prend tout à fait mauvaise tournure.

—Qu'a donc dit le médecin ?

—C'est précisément parce qu'il ne dit rien que j'ai pensé que vous feriez mieux notre affaire.

—Vous êtes parent de ces pauvres femmes ?

—Oh ! ma foi non, répondit Voltin en rougissant ; mais,

vous savez, entre voisins... elles sont seules... et je ne peux pas voir les gens dans la peine...

—Entrons...

Ils pénétrèrent dans la maison.

La première pièce, à côté de laquelle était une toute petite cuisine, remarquable de propreté, ne contenait que quelques meubles, dont le brillant trahissait les fréquentes étreintes du torchon.

Sur la table du milieu, il y avait un vieux châle tartan qui servait de tapis ; sur le balut de noyer, des verres, de la vaisselle ; sur la fenêtre, deux pots de fleurs et des capucines grimant à des ficelles fortement tendues ; sur la cheminée, entre deux vases, un réveil-matin de cuivre, dont l'aiguille, à sonnerie, marquait quatre heures.

Au mur, deux tableaux fanés, les marins du *Vengeur* clouant le drapeau tricolore au grand mât de leur navire, et, en face, l'entrée de Napoléon III à Milan, coupée dans un journal illustré de l'époque.

La pièce voisine servait de chambre à coucher ; il y avait deux lits. Dans le grand, la mère et la fille couchaient ensemble ; dans le plus petit, le malade suait à grosses gouttes et brûlait de fièvre ; une chaise entre les deux lits et une commode dans un coin complétaient cet ameublement sommaire.

Lorsque l'abbé Pierre entra, Niui était encore au triage et la Charlot faisait de la tisane pour son petit.

Le malade était donc seul. La vue du prêtre le fit sourire, il le salua de la tête et attendit. Celui-ci s'approcha et se mit à causer familièrement avec l'enfant.

—Te voilà donc souffrant ? mon pauvre enfant.

—Eh ! oui, monsieur !

—Ce ne sera rien, je l'espère !

—Je ne sais pas, monsieur.

—Où as-tu pris ça ?

—A Sainte-Marie, je crois ; je me sentais fatigué la dernière fois que je suis descendu.

—Voilà combien de jours que tu n'es pas sorti ?

—Ça va faire huit jours.

—C'est cela, je ne m'étais pas aperçu que tu manquais au catéchisme.

—Ah ! monsieur, ça m'ennuie bien assez de ne pas pouvoir y aller. Je voudrais tant faire ma première communion !

—Ce sera pour l'année prochaine, mon fils.

—Et si je viens à mourir ?

—Oh ! oh ! est-ce que tu en as peur ?

—Peur, non, mais ça pourrait bien m'arriver comme aux autres.

—Ah ! quant à ça, tu es bien sûr que cela t'arrivera ; mais il faut espérer que ce ne sera pas de sitôt.

—C'est que je n'aurais pas voulu m'en aller sans mon bon Dieu.

—Il est gentil, cet enfant, reprit à mi-voix le prêtre en se retournant vers Voltin.

—Oui, m'sieur ; mais on dirait qu'il a des pressentiments, c'est ce qui fait que j'ai demandé après vous ; s'il allait y passer !

—Je ne le crois pas ; dans tous les cas je reviendrai demain.

Ils avaient échangé ces réflexions à mi-voix, l'enfant les regardait causer et semblait inquiet.

—Qu'est-ce qu'il dit ? s'écria-t-il en s'adressant à Voltin et en désignant de la tête le vénérable ecclésiastique.

—Il dit que tu n'es pas bien malade et que tu retourneras au catéchisme la semaine prochaine.

—C'est-il bien vrai ?

—Oui, mon petit, tu reviendras, je te l'assure, avec tes petits camarades.

—Alors, je conduirai encore les blanches dans la fosse ?

—Certainement que tu conduiras encore les blanches.

—Ah ! les pauvres bêtes, je les aurais bien regrettées.

M. Pierre se mit à rire, donna une caresse à l'enfant, une poignée de main à Voltin et sortit de l'appartement.

—Il n'est pas aussi malade que vous le pensez, dit-il au

mineur lorsque la porte fut refermée ; il y a de la vie dans ces petits corps, et ce qui emporterait des hommes ne fait qu'abattre pour un moment des enfants exubérants de sève.

—Vous avez peut-être raison !

—Au revoir, mon brave !

—Je voudrais bien vous dire deux mots, monsieur, reprit Voltin d'un air embarrassé ?..

—Qu'est-ce que c'est ? répondit le curé.

—Voilà : le petit a une sœur. Depuis pas mal de temps je pense que je pourrais bien en faire ma femme, seulement, faudrait gagner un peu plus, et, ma foi, je suis obligé d'attendre.

—J'avais bien entendu dire que vous veniez souvent chez les Charlot, mais comme on m'avait affirmé que vous étiez un brave garçon, j'avais tout de suite supposé que vous songiez au mariage ou que vous étiez leur parent. Je crois que la petite est une bonne fille.

—Vous ne pourriez pas dire un mot pour moi ?

—A la mine ? Volontiers ; vous savez, on ne m'écoute pas beaucoup, mais enfin je pourrai parler de vous à M. Midleston.

—Vous me rendrez un fameux service, allez ; voilà pas mal de temps que ça dure et il faut en finir d'une façon ou d'une autre.

—Je vous promets de m'occuper de votre affaire... Dites-moi donc, savez-vous comment ça va chez Vignaud !

—Ma foi ! je crois que ça ne va guère ; le mari, sauf votre respect, ne dégrise pas, la vieille hurle toute la journée et la Vignaud s'en va grand train. En voilà qui ont de la déveine !

—Je vais aller y faire un tour.

—Vous savez que Vignaud y est ?

—C'est précisément pour cela que j'y vais ; s'il n'y était pas, je me garderais bien de mettre les pieds chez lui, nous ne sommes pas assez bons amis pour cela... A bientôt.

L'abbé Pierre traversa la rue ; la petite de Vignaud jouait dans le sable avec deux autres drôles tout déguenillés, le prêtre fouilla dans les profondeurs de sa poche, en tira trois sous qu'il distribua aux enfants.

Vignaud l'avait vu faire du coin de l'œil tout en bêchant un carré de son jardin.

Il fit semblant de n'avoir rien remarqué ; cependant, comme l'abbé arrivait droit à sa porte, il releva la tête et murmura tout bas :

—Est-ce qu'il viendrait chez nous, par hasard ? Attends, attends, je vais te le flanquer dehors de la jolie façon.

—Bonjour, Vignaud, dit brusquement le curé en tendant la main à l'ivrogne.

Le misérable fut interloqué ; il essuya ses doigts sales à son pantalon et prit la main qu'on lui tendait :

—Comment va votre femme ?

—Ça va toujours à peu près... ni mieux, ni plus mal... Vous saviez donc qu'elle était malade ?

—Est-ce que je n'ai pas la liste de tous mes souffreteux de Montceau ? Je n'étais pas encore venu parce qu'on m'avait raconté sur votre compte un tas d'histoires. On m'avait dit que vous me mettriez à la porte, que vous me diriez des injures, que sais-je ? Cependant, comme il fallait que je monte ce soir chez le petit Charlot, je me suis dit que je ferais d'une pierre deux coups et que ma foi, si vous vouliez me bousculer, je le verrais bien. Ah ! vous n'auriez pas grand-peine à me faire mon affaire, j'ai les jambes tellement enflées que je ne tiens pas debout.

Pendant que le prêtre parlait, Vignaud était passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; lorsqu'il s'arrêta, le mineur, un peu ahuri, avait repris son aplomb.

—Ecoutez, m'sieur, ceux qui vous avaient renseigné sur mon compte ne vous avaient trompé qu'à demi ; moi, j'aime pas la sottise, mais quant à vous malmener, c'est de trop ; je ne suis pas un malfaiteur ; je me contente de penser comme il convient.

—Au moins, vous êtes franc, vous ; j'aime mieux ça que les gers qui vous frottent le dos pour vous mordre les jambes

quand vous n'y prenez pas garde. Vous direz à votre femme que j'étais venu pour la voir et que si elle a besoin de moi elle ne craigne pas de me faire déranger ; je ne marche pas vite, mais j'aurai toujours la force de venir jusqu'ici.

—Si vous êtes fatigué, vous pouvez bien vous reposer un peu ; on ne va pas à l'église, mais on sait ce que c'est que le savoir-vivre. Voulez-vous entrer ?

—Je ne demande pas mieux.

Vignaud poussa la barrière et l'abbé Pierre passa ; le jardin n'était pas trop mal tenu, mais la maison était dans un état pitoyable. Dans la cuisine, ça puait la graisse ; le sol était jonché de débris, les eaux du ménage croupissaient dans un coin. La grande chambre n'était pas plus brillante ; des bancs boiteux le long du mur devant la table ; dans un coin, un vieux buffet huileux, et par terre, sur une vieille paille de toile grise, la Vignaud, les yeux fermés : on eût dit une morte.

Il y avait un peu de feu dans l'âtre ; sur la cheminée, une chandelle plantée dans une moitié de pomme de terre, un peigne encore embarrassé de cheveux, de vieilles croûtes de pain, et, au-dessus, une image peinte à Epinal représentant Héloïse et Abeilard.

La mère de la Vignaud n'était pas là, on l'avait envoyée laver du linge à l'étang.

Le curé s'assit au bout du banc, la malade ouvrit les yeux, devint très rouge, et, d'un regard inquiet, chercha son mari.

Lorsqu'elle l'eut découvert dans un coin, sa figure s'éclaira et elle salua le prêtre.

—Je vous savais bien malade, lui dit-il, et je suis venu vous voir.

—Merci ! fit-elle, merci, ça me fait du bien ; Vignaud l'a bien voulu... c'est bien... Ah ! c'est bien !

Elle eut une faiblesse.

Vignaud s'approcha, lui frotta les tempes avec du vinaigre ; lorsqu'elle revint à elle, comme elle voulait parler, M. Pierre l'arrêta :

—Non ! pas ce soir, ne causez pas ; je reviendrai un de ces jours ; maintenant, cela vous fatiguerait.

Elle fit signe qu'elle était de cet avis, et, pendant que Vignaud l'épongeait encore avec du vinaigre, l'abbé se retira. Il descendit à pas lents la grande rue, salué des uns, arrêté par les autres, respecté par tous, et arriva jusqu'au canal ; comme il allait s'engager sur le pont, une pensée lui traversa l'esprit ; il s'arrêta et suivit le chemin de halage jusqu'à la mine.

M. Midleston sortait de son bureau.

—Et où allez-vous ainsi, M. le curé ? s'écria l'ingénieur en chef, en apercevant le prêtre. Vous avez l'air bien ingambe ce soir.

—J'allais chez vous, répondit M. Pierre, en échangeant une poignée de mains avec son interlocuteur.

—Chez moi ! Venez, mon cher abbé, vous y serez le bienvenu.

—J'ai à vous parler d'un brave garçon, un nommé Voltin qui demeure là-bas aux Alouettes chez les Frampon, et qui voudrait bien devenir quelque chose.

—Voltin ! attendez donc, il me semble que je connais ce nom-là... Oui... c'est bien cela... je sais de qui vous voulez parler.

—Il voudrait se marier.

—Pour se marier, il faut être deux !

—Oh ! ils sont deux, mais les bourses sont vides ! Est-ce qu'on ne pourrait pas lui trouver un petit emploi !..

—Allons prévenir Mme Midleston que vous dînez avec nous, nous causerons de cela au dessert...

—Oh ! non, merci, je suis fatigué, je ne peux pas ; puis pour rentrer ce soir...

—Ou vous fera reconduire...

—J'ai ma vieille soutane !

—Et après !

—Je ne suis pas chaussé !

—Vous serez plus à l'aise.

La violence était douce, le bon abbé se laissa faire.

L'habitation de l'ingénieur en chef était confortable, mais n'avait rien de ce luxe effréné qui fait germer au cœur de l'ouvrier la basse envie ; elle était encastrée dans un jardin qu'ombrageaient de grands arbres, comme un nid au milieu de la verdure ; la proximité du canal entretenait une fraîcheur des plus agréables et Mme Midleston, en bonne maîtresse de maison, avait donné, à son chez elle, un cachet tout particulier d'élégance et de simplicité.

Ce soir-là, l'abbé Pierre arriva troisième à la table de l'ingénieur, M. et Mme Dubut y dînaient aussi.

Le directeur des mines était un homme d'une grande valeur ; il avait su s'attirer par sa droiture de caractère et sa bonté l'estime générale.

Le seul reproche qu'on pût lui adresser était d'être trop bon ; il écoutait tout le monde avec une bienveillance extrême et se sentait porté à excuser les coupables lorsqu'il s'agissait au contraire de les exécuter.

M. Dubut avait pour femme la douce et charitable créature que nous avons rencontrée chez la Vignauda et les Charlot. Appuyées l'une sur l'autre, se soutenant mutuellement dans les luttes de la vie, ces deux âmes nées pour le bien avaient besoin d'avoir près d'elles une nature d'élite, plus énergique, accessible aux bons mouvements, mais de fer dans la discipline.

Ce caractère était personifié par M. Midleston, l'ingénieur en chef.

Père d'une nombreuse famille, il était arrivé par son travail et son intelligence à la haute situation qu'il occupait, et la mine, sous son heureuse influence, avait progressé d'une façon réellement merveilleuse.

On s'est attaqué violemment à l'industrie minière ; des hommes d'un haut mérite, d'un talent littéraire très rare, ont eu la faiblesse de sacrifier à la popularité et à la vogue en présentant sous un faux jour les mineurs, leur vie, leurs plaisirs, leurs travaux.

Ils ont involontairement égaré l'opinion.

Certes, nous n'allons pas jusqu'à dire que le travail des mines est des plus agréables, que ceux qui s'y livrent ont une existence de Sardanapale.

L'excès en tout est un défaut ; entourer de couleurs trop riantes la vie de ces travailleurs serait une faute aussi grave que de les montrer, comme on l'a fait, se vautrant dans la boue de charbon pour gagner un misérable salaire.

En faire des natures contemplatives, des héros se courbant sous la loi du travail sans un murmure serait aussi peu vraisemblable que de les mettre en scène sous la figure de révoltés et de bêtes de somme ne connaissant que deux instincts, la glotonnerie et la luxure.

Les mineurs de Montceau sont des ouvriers comme les autres ; ils ont un travail pénible, mais il est compensé par d'énormes avantages, et s'il est malheureusement trouvé parmi eux des étourdis, plus légers que méchants, qui se laissent griser par de décevantes promesses, ont oublié leurs devoirs pour faire cause commune avec les révolutionnaires et les bandits, on peut affirmer que la masse est bonne, active et travailleuse.

Le soir où l'abbé Pierre et les Dubut dînaient chez l'ingénieur en chef, on n'a vu encore rien de grave à déplorer.

Quelques révoltes individuelles, vingt ou trente jeunes gens désertant le travail pour aller flâner des journées entières sur les bords de l'Étang et le soir dans les mauvais cafés des Oiseaux, et c'était tout.

La mine ne s'en était pas préoccupée outre mesure.

Cependant le bruit ayant couru que des excitations étaient venues de Paris et de Mâcon, M. Midleston avait interrogé ses surveillants et avait appris qu'en effet il y avait eu deux ou trois réunions chez Trapièr, et que deux individus étrangers au pays avaient été vus par plusieurs gardes dans les groupes qui se tenaient du côté de l'Étang. Ces messieurs avaient alors étudié la chose de plus près et n'avaient pu se rendre compte des revendications sur lesquelles pourraient s'appuyer les mécontents en cas de trouble ou de grève.

Les mines de la Grand'Combe étaient en ébullition il est vrai et sans aucun motif raisonnable ; les bandes, travaillées par des colporteurs de la révolution, par de farouches socialistes, avaient refusé de descendre dans les fosses sans raison sérieuse ; il pourrait bien en arriver autant à Montceau.

Il n'y avait rien à faire ; aucune plainte n'était formulée, aucune récrimination ne s'élevait, il fallait attendre les événements s'ils devaient se produire, et tâcher de les enrayer si faire se pouvait.

L'état présent des esprits et la possibilité de troubles furent le sujet de la conversation des hôtes de M. Midleston.

M. Dubut ne pouvait pas croire que le calme pût cesser d'exister et que la vie paisible des mineurs pût être troublée.

M. Midleston, connaissant mieux les hommes, était plus pessimiste, et ne voyait pas d'un bon œil les clubs, en plein air, organisés par la jeunesse.

Le bon curé écoutait, approuvant tantôt l'un, tantôt l'autre ; ces dames affirmaient que dans leurs visites à domicile elles avaient toujours trouvé la même politesse, le même respect.

— Mon Dieu ! disait M. Midleston, je ne crois pas à un danger immédiat, mais il y a de l'orage dans l'air.

— Laissez donc, reprenait M. Dubut, que voulez-vous que fassent vingt galopins dont l'aîné n'a pas vingt-cinq ans ?

— Nos vieux ouvriers ne se laisseront jamais entrainer, disait à son tour l'abbé Pierre ; ils savent ce qu'était la mine il y a dix ans seulement, et les progrès réalisés aujourd'hui ne sont pas faits pour les encourager à abandonner le droit chemin.

— Je suis sûr des pères, répondait M. Midleston ; c'est de la jeunesse que nous viendra le mal, les jeunes ne savent pas ce que c'est que la vie ; ils se figurent que l'on naît et grandit sans peine et que le pain arrive tout seul à la maison.

— Ils n'ont pas vu les progrès réalisés, cela est vrai.

— Quand je songe qu'il y a dix ans les ventilateurs ne fonctionnaient pas, nous n'avions pas encore utilisé l'air comprimé, nous ne faisons pas mouvoir comme actuellement nos treuils, nos bosseuses, nos pompes et nos perforateurs, nous n'avons pas supprimé le tirage à la poudre.

Aujourd'hui les accidents sont fort rares, depuis dix ans on abat le charbon à l'aide du coin hydraulique dans les travaux grisouteux, on trace les galeries au rocher avec la bosseuse, on arrose sans cesse les galeries sèches et poussiéreuses, cause première des accidents d'autrefois.

— C'est parfaitement exact, mais ces jeunes gens ne songent pas à cela.

— Vous avez vous-même, M. Midleston, éteint de vieux incendies, dans les anciens travaux, à l'aide de l'ambouage pratiqué avec de l'eau chargée de sable et à haute pression.

— Ils se préoccupent bien de cela ! Vous auriez beau leur énumérer tous les progrès réalisés, l'application de l'électricité, l'aération, l'ambouage pour remédier aux incendies : ils feront la sourde oreille.

Si vous passez de la sécurité de travail que nous nous sommes efforcés de leur donner aux institutions de secours et de prévoyance que nous avons fondées, ils crieront à la tyrannie : nos écoles, cléricales ; nos bureaux de bienfaisance, pression ; nos pensions de retraite, monopole ; là où l'esprit de révolution se glisse, le raisonnement est impuissant ; il faut la force pour dompter l'anarchie.

— Comme vous êtes pessimiste, mon pauvre Midleston !

— Je suis dans le vrai ; vous verrez si les événements ne me donneront pas raison.

Nous distribuons pour plus de 20,000 fr. de secours par an, on nous accusera de vivre de la sueur de l'ouvrier ; nous facilitons à nos hommes, par des retenues mensuelles et des concessions de terrain, le moyen de devenir propriétaires, on nous traitera d'accapareurs.

La situation est déplorable, sans remède, peut-être ; mais elle existe ; le nier n'est pas raisonnable.

— Savez-vous, messieurs, que vos théories économiques et

sociales ne nous intéressent que très médiocrement, s'écria tout à coup Mme Midleston ; vous seriez bien aimables de causer d'autre chose.

—J'avais justement, dit à son tour l'abbé Pierre, à vous parler d'un de mes protégés.

—Voltin ! Voyons votre requête.

—C'est une idylle, mesdames, mais une idylle pleine de charité, et de respectable tendresse.

—Ah ! à la bonne heure ! Je préfère cela aux revues de ces messieurs sur les progrès qu'ils ont réalisés... Nous vous écoutons, monsieur l'abbé.

—Madame, mon histoire commence un peu comme les contes de fées.

—Ce ne sera que plus attachant ! Nous sommes tout oreilles !

—Il y avait une fois aux environs d'Autun, je crois, une pauvre famille composée de la mère...

Un formidable coup de sonnette coupa la parole au vénérable prêtre.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria Mme Midleston, on va briser mon timbre.

Des pas résonnèrent brusquement dans le corridor, et la porte s'ouvrit devant une femme de chambre qui prévint M. Midleston qu'un des surveillants de la mine demandait à lui parler immédiatement.

—Faites entrer dans mon cabinet, répondit l'ingénieur ; j'y vais...

Puis, lorsque la bonne eut disparu, se retournant vers les Dubut, et l'abbé Pierre :

—Il faut qu'il y ait quelque chose de nouveau ; on ne vient jamais me déranger à pareille heure !

Il se leva, quitta le salon, et passa dans son bureau. Un surveillant de la mine demeurant au quartier de Bel-Air l'attendait.

—Que se passe-t-il donc, demanda M. Midleston.

—Ah ! monsieur, pas grand'chose de bien ! Je venais de terminer mon souper, il pouvait être comme cela à peu près huit heures et demie ; une idée m'était venue d'aller faire un tour du côté des Oiseaux ; j'ai pris ma pipe, mon bâton et ma casquette et me voilà parti.

En passant près du bureau de tabac qui est au haut de la côte, pour arriver à l'Étang, je vois une dizaine d'hommes qui se tenaient au milieu de la route ; ma foi je n'y fais pas attention, et je continue mon chemin.

J'avais peut-être fait cent pas dans la direction de la croix de pierre qui est au carrefour, lorsque j'entends derrière moi de violents coups de sifflets, je me retourne, mais il fait noir comme dans un four et avant que j'aie pu avoir l'idée de revenir sur mes pas, une détonation très sourde retentit en avant et je vois des ombres qui s'échappent par derrière les haies !

Sapristi ! que je me dis, on vient d'assommer un homme. Je n'avais que mon gourdin, mais ça ne m'arrête pas et me voilà parti toujours courant. J'arrive aux quatre chemins, et qu'est-ce que je vois ? Ah ! monsieur ! c'était pas un homme, c'était la croix qu'ils avaient fait sauter !

—La croix !

—Oui, monsieur, et voilà les débris de la cartouche qui a fait explosion.

—C'est une cartouche de dynamite !

—Et vous n'avez reconnu personne ?

—Personne, monsieur ; quand je suis arrivé près du tertre, tout le monde avait filé.

—Vous avez bien fait de venir me prévenir, vous allez informer la gendarmerie et le commissaire de police ; il est dix heures et demie ; nous aviserons demain matin.

Le garde de la mine se retira, et l'ingénieur en chef revint au salon où il raconta les faits qu'on venait de signaler.

Tout le monde en fut consterné.

—C'est la déclaration de guerre, dit M. Midleston ; les hostilités sont engagées, il ne nous reste plus qu'à nous défendre.

A votre place, ajouta-t-il en s'adressant à M. Dubut, je ferais de nouvelles et pressantes démarches pour obtenir ici le détachement d'infanterie qu'on vous a refusé ; le Crauzot a sa garnison, je ne vois pas pourquoi nous n'aurions pas la nôtre.

—C'est juste, répondit M. Dubut. Monsieur l'abbé, vous allez nous permettre de vous ramener chez vous ; notre voiture est là et comme il se fait tard...

L'abbé accepta... Le directeur le conduisit jusqu'à la porte du presbytère, et se fit ramener chez l'ingénieur où il prit sa femme pour rentrer chez lui.

Lorsqu'ils furent partis, M. Midleston s'enferma dans son cabinet et se mit au travail.

Une foule de pensées sinistres hantaient son cerveau ; il n'eût pu goûter un instant de sommeil.

Pendant ce temps, les gendarmes de la brigade de Montceau, informés de ce qui venait de se passer, se levaient à la hâte, et, sous la conduite du garde de la mine, prenaient la direction des Oiseaux.

#### IV

La nuit était noire, de gros flocons couraient dans le ciel, et la lune semblait ne pas vouloir assister aux sacrilèges qui allaient se commettre.

Tandis que les gendarmes se rendaient en toute hâte à la croix brisée, les auteurs de cet attentat, après une course au clocher qui n'avait pas duré moins d'une heure, se rejoignaient au bout du quartier des Alouettes. Ils étaient là dans la direction diamétralement opposée au lieu de leurs premiers exploits.

Ils s'étaient assis sur le bord de la route.

—Y sommes-nous tous, demanda l'un d'eux à voix basse.

—Non, il en manque deux, répondit un autre ; nous ne sommes que dix-sept et nous étions dix-neuf.

—C'est Chassain qui s'est mis en retard du côté du canal.

—Et l'autre ?

—Ma foi, il n'y a qu'à faire l'appel !

—Ce serait du temps perdu, répondit celui qui paraissait être le chef de la bande.

Un homme déboucha brusquement près d'eux, c'était Chassain ; il n'en manquait plus qu'un.

On ne l'attendit pas et ils se mirent en marche sur deux rangs de chaque côté du chemin, allant vite et en silence.

Le calme le plus complet régnait dans la campagne, les bruits de la terre se taisaient et la nature semblait plongée dans un profond sommeil. Après une heure de route, le conducteur de la troupe s'arrêta. On était arrivé au sommet d'une petite côte, et l'endroit où les malfaiteurs se trouvaient formait une place étroite entourée d'arbres. A droite s'élevait une chapelle.

Ils étaient à Bois-du-Verne.

—Camarades, dit un des mineurs, au mois de juin dernier, nous jetions à l'eau dans la vase du petit étang qui est là, le reposoir élevé par la superstition pour la procession du lendemain ; il s'agit aujourd'hui de frapper un grand coup. Nous venons d'abattre, aux Oiseaux, un monument d'idolâtrie, il faut maintenant agir ici.

« Demain, quand le jour paraîtra, la terreur clouera les exploités dans leurs repaires, ils apprendront que le peuple s'est vengé à la fois au nord et au midi. A l'ouvrage ! Les défenseurs de la liberté seront contents de nous ! »

—Cristi ! Il parle bien, fit un des misérables en retrouvant ses manches.

Les autres l'imitèrent ; ils se précipitèrent sur la croix, mais elle était plus solide que celle des Oiseaux, elle résista.

—Nous la ferons sauter plus tard : passons à la chapelle !

Aussitôt la porte est enfoncée, les vitres brisées, et les dix-huit vauriens se précipitent dans le saint lieu, prêts à le sacrager.

Mais des fenêtres s'ouvrent aux maisons voisines et, devant l'ennemi ces lâches prennent la fuite.

Leur œuvre nocturne cesse dès qu'un être humain se présente.

—Sauve qui peut ! s'écrie le plus acharné, et la bande se disperse.

Les braves gens du Bois-du-Verne donnent l'alarme, les mineurs sortent de chez eux, armés de bâtons et de pioches.

Les malfaiteurs ont pris le large et l'on ne peut que constater les lugubres traces de leur passage.

Cependant le jour vient, et les dégâts causés par les sectaires sont examinés de plus près.

Il ne reste plus une vitre à la petite église, la porte est en pièces, la croix de pierre qui est sur la route a été ébranlée ; on trouve sur sa base une cartouche dont la mèche s'est heureusement éteinte.

Il est sept heures du matin, on court à Montceau ; la mine, la gendarmerie, sont informées des désastres de la nuit ; on se raconte l'affaire à voix basse, c'est la terreur qui commence.

La force armée fait des rondes dans les environs, mais ne trouve rien ; des dépêches partent pour Paris ; on demande au ministre de la guerre un détachement d'infanterie et, pendant que les paisibles travailleurs s'en vont aux puits en commentant tous ces événements, le club de l'Etang se réunit au lieu habituel de ses séances ; on fume des cigarettes et on cause bas.

La guerre est ouverte.

Le soir, il y eut réunion chez Trapier.

Lorsqu'à dix heures les gendarmes passèrent pour surveiller la maison qu'ils jugeaient, à bon droit, suspecte, la grande salle était vide et une lampe fumeuse s'éteignait sur le comptoir.

Trapier dormait sur une chaise.

—Est-ce qu'on ne ferme pas ce soir ? cria le brigadier en mettant la tête à la porte.

L'aubergiste bondit sur son siège et répondit :

—On y va !

Il poussa ses contrevents, et la patrouille de gendarmerie l'entendit de loin barricader à l'intérieur.

—Pas de danger pour ce soir, dit l'un des militaires ; revenons par Bel-Air ; il n'est pas bien loin de dix heures et demie ; nous pourrons ensuite aller nous coucher.

En route, ils rencontrèrent deux jeunes gens qui chantaient ; ils n'y prirent pas garde.

Dans la principale rue de Bel-Air ils en trouvèrent trois autres qui semblaient se diriger vers Montceau.

Tous, par des chemins détournés, se rendaient chez Trapier.

Ils y arrivèrent les uns après les autres et, à minuit, la bande était au complet.

On avait rallumé la lampe ; dans la grande salle, une vingtaine d'individus occupaient les bancs et, près d'une table placée au fond, deux hommes en redingote noire causaient tranquillement.

C'étaient Duvoix et Floréal.

Floréal parla le premier.

—Citoyens, dit-il, je vous présente notre ami Duvoix ; il arrive de La Grand'Combe et va vous rendre compte de ce qu'il y a vu et fait. Mais avant de lui céder la parole, je tiens à vous remercier de l'énergie dont vous avez fait preuve la nuit dernière. La dynamite a parlé ! Bravo, camarades ! et puisque les revendications pacifiques restent sans effets, c'est par les moyens violents que nous arriverons à reconquérir notre liberté, c'est en les terrorisant que nous deviendrons maîtres de nos exploités !

—La parole est au citoyen Duvoix."

Floréal s'assit au milieu d'applaudissements étouffés par prudence, et Duvoix, la redingote serrée et boutonnée jusqu'au col, les mains dans les poches, prit sa place, et d'un coup de tête rejetant en arrière ses cheveux noirs, débuta par ses mots :

—Vous en avez assez, vous aussi, paraît-il, d'aller croquer au fond du puits pour entretenir les directeurs et les ingénieurs de la mine ; vous avez raison !

—Si d'un bout de la France à l'autre tous les travailleurs suivaient votre exemple, nous serions vite débarrassés des vampires qui nous boivent le meilleur de notre sang !

—Patience, camarades ! Patience ! L'heure n'est pas loin où nous pourrons à notre tour, traiter d'égal à égal avec les capitalistes, et où nous leur ferons dégorger les millions qu'ils ont amassés à notre barbe.

—J'arrive de La Grand'Combe ; nos frères sont en grève ! Tous les puits sont déserts, et les bourgeois, les enjuponnés et les graines d'épinards qui ont mitraillé en grand la canaille prolétarienne, en 1871, à Paris, tremblent dans leur peau autour des fosses !

—Ils ont fait venir préfet, sous-préfet, gendarmes, fantassins ; nos camarades ont regardé avec dédain tout ce déploiement de force et n'ont pas repris le travail !

—La grève va devenir générale, et voici le moment où la révolution sociale, n'étant plus circonscrite dans une seule ville, va se propager en France et unir dans un fraternel embrassement l'Europe entière ! Nos amis de Belgique, d'Allemagne et de Paris envoient des subsides, et je vous apporte ce soir de quoi vous permettre d'attendre les événements..."

Il continua ainsi pendant plus de trois quarts d'heure ; les jeunes gens l'écoutaient bouche bée, et quand il leur eut distribué l'argent qu'il leur avait promis, les bravos éclatèrent sans retenue.

Floréal reprit la parole, le succès de Duvoix lui torturait le cœur. Il eut de véritables mouvements oratoires et termina ainsi son appel aux armes.

—Aujourd'hui, citoyens, il faut tout oser ! La révolution marche, et si elle avance à grands pas, c'est qu'elle est restée fidèle à la devise du grand révolutionnaire Danton :

—De l'audace ! Encore de l'audace !

—Il ne s'agit plus aujourd'hui de République, il ne faut plus de gouvernement !

—L'ennemi, c'est le bourgeois qui détient les instruments de travail, c'est le riche qui exploite la misère des producteurs.

—De l'audace, compagnons ! Sachons tout oser pour rester maîtres de la place ! Que notre devise soit : Ni Dieu ni maître, et vive l'anarchie !

—Nom de nom ! comme ils vous arrangent ça, dit un des jeunes gens quand Floréal eut été applaudi à tout rompre, avec des gaillards comme cela, il y a moyen de marcher et on est sûr de ne pas rester en route.

La conversation devient générale ; il fut convenu qu'on s'efforcera de recruter le plus d'adhérents que l'on pourrait, et on procéda à une distribution de cartouches.

Ils se séparèrent vers deux heures du matin.

Chassain passait devant la maison des Frampon une demi-heure plus tard.

—Tiens ! dit-il à un camarade qui l'accompagnait, ce mouchard de Voltin couche là ; je vais lui faire danser la carmagnole ! Il sortit sa cartouche, la posa sur la fenêtre, alluma la mèche et les deux misérables s'éloignèrent rapidement.

Le feu montait peu à peu ; soudain un choc formidable ébranla la maison ; les vitres volèrent en éclat, les pierres s'enfoncèrent dans le sol et au milieu du tumulte causé par l'effondrement, on entendit des cris d'effroi.

Voltin, qui veillait le petit Charlot dans la maison voisine, fut immédiatement sur le lieu du sinistre ; les Frampon couraient en chemise dans la rue ; le père jurait à faire tomber ce qui restait de sa baraque et demandait à Vignaud, qui s'était aussi levé, s'il n'avait vu personne. Il n'y avait heureusement pas de blessé, mais le quartier tremblait de terreur. Au matin la nouvelle fit le tour de Montceau ; on se rendit en masse à la mine pour demander aide et protection.

M. Midleston répondit que le gouvernement était avisé et que la mine allait prendre des mesures.

Les événements qui se précipitaient avaient jeté la consternation dans ce peuple si paisible de Montceau-les-Mines.

Les vieillards secouaient tristement la tête en disant que cela finirait mal ; les parents des jeunes ouvriers qui avaient déserté le travail étaient inquiets, et soupçonnaient la vérité ; M. Dubut, fort perplexe, ne pouvait cependant pas priver de

pain les vieux serviteurs dont les fils étaient soupçonnés et hésitait à les inviter à quitter la ville.

Toute la population était surexcitée.

Vignaud, intérieurement inquiet, rapprocha ces événements de la descente de Floréal dans le puits, et, de crainte d'être compromis, résolut d'aller prévenir la mine de ce qui s'était passé. Il eut l'imprudence d'en prévenir Chassain qu'il rencontra, par hasard, du côté de Sainte-Marie ; le gredin ne répondit pas, mais le soir même Vignaud recevait un billet ainsi conçu :

"Le comité exécutif informe le mineur Vignaud que toute dénonciation est puni de mort, et que le châtement suit le crime dans les vingt-quatre heures."

Le mineur se le tint pour dit, et ne donna pas suite à son projet.

Cependant, deux jours après ces événements, Voltin et Frampon étaient appelés par l'administration.

Ils furent interrogés et ne purent donner aucun renseignement. Vignaud avait montré son billet, mais Frampon, eût-il connu le coupable, se fût bien gardé de le nommer, Voltin, moins craintif, affirma qu'il n'avait rien vu, et promit de parler s'il découvrait quelque chose.

C'était un phénomène assez étrange que celui qui se produisait à Montceau.

Sur une population ouvrière de plus de 3,000 individus, il y avait une trentaine de mineurs, et les 2,700 autres ouvriers déploraient absolument les faits qui venaient de se produire.

Cependant, était-ce terreur, était-ce solidarité mal comprise. Pas un des mineurs n'eût dénoncé les coupables.

Ce n'était certes pas qu'il y eût complicité, mais ces coupables appartenaient tous à de braves familles, depuis longtemps établies à Montceau.

La plupart étaient là depuis le commencement de l'exploitation ; de père en fils on était descendu dans les fosses, et il était bien difficile à ces vieux d'aller livrer leurs propres petits-fils.

Ils les en menaçaient bien assez, quand les vauriens, après deux ou trois jours d'absence, faisaient leur apparition à la maison paternelle, mais on ne les écoutait plus.

Cette jeunesse jusque-là si raisonnable, si travailleuse, avait été détournée de sa route.

Les mineurs, braves gens s'ils en fut, heureux de leur sort, faits à leurs travaux, avaient vu souffler sur leurs foyers un vent révolutionnaire qui avait flétri les jeunes.

Et c'est une erreur de croire, comme on s'est plu à le dire, que les bandes d'ouvriers, las d'un joug insupportable, avaient voulu le secouer.

Rien n'est plus faux.

Les mineurs aiment leur métier, ils ne se plaignent pas, mais de même que lorsque certains insectes ont touché des fruits, ceux-ci se gâtent sans que pour cela l'arbre qui les porte et les fruits voisins soient atteints, de même, excités par des étrangers, quelques mineurs avaient abandonné l'ouvrage, tandis que tous les autres étaient restés dans la bonne voie de la conduite, de l'honneur et du travail.

Ces derniers souffraient tout les premiers de ce qui se passait ; ils connaissent assez leur directeur pour ne pas craindre d'être arbitrairement frappés par lui, mais ils avaient oui dire que dans d'autres bassins houillers, les socialistes avaient entravé la liberté du travail, qu'on avait même été jusqu'à faire sauter les machines ou démolir les puits, et tous les bons ouvriers ne songeaient pas sans terreur à semblable malheur.

Si on en venait à de pareilles extrémités, certes la mine y ferait une immense perte, mais les travailleurs y perdraient plus encore.

Que deviendraient ces trois mille hommes, qui tous les jours trouvaient leur pain à Montceau, si leurs chantiers étaient détruits ?

Il faudrait donc quitter le pays, abandonner la maison paternelle, laisser là les vieilles tombes du cimetière, sur les-

quelles tous les ans à la Toussaint on allait porter des fleurs et dire un bout de prière.

Quel désastre ce serait pour tous !

C'est parce qu'il réfléchissait à cela, et qu'il connaissait l'opinion de toute la population, que Voltin avait promis de parler s'il apprenait quelque chose.

M. Midleston, après avoir congédié Frampon, le garda près de lui.

—On m'a parlé de vous, lui dit-il ; vous m'avez même été recommandé d'une façon toute particulière ; j'ai eu de bons renseignements sur votre compte, tant ici qu'à la Grand'Combe, et je vais vous donner une petite situation.

—Vous êtes bien honnête, monsieur l'ingénieur.

—Voulez-vous être surveillant ?

—Bien volontiers, monsieur !

—Vous serez logé, chauffé, et vous gagnerez cinq francs cinquante par jour. Cela vous va-t-il ?

—Je crois bien, monsieur ; je ne sais même comment vous remercier, je suis tellement secoué que je crois que je deviens bête.

—Eh bien, vous prendrez votre service lundi, mais avant cela, il faudra quitter les Alouettes ; je crois que le préposé aux logements a reçu l'ordre de vous donner une demi-maison à Bel-Air.

—Quitter les Alouettes !

—Eh bien ?

—C'est que je ne peux pas, monsieur, dit Voltin dont la joie s'était évanouie.

—Et pourquoi, s'il vous plaît ?

—J'ai un petit malade que je soigne depuis plus de dix jours : c'est le fils à la femme Charlot ; sa sœur va tous les jours au triage ; la mère vend son café autour des puits ; ils ne sont pas riches, vous comprenez, et si je ne reste pas là pour veiller l'enfant!...

—Mais vous allez bien au puits tous les jours ?

—Je n'ai manqué qu'une fois, monsieur.

—Et l'enfant est gravement malade ?

—Oui, monsieur, on ne peut pas le laisser seul. Pendant mes heures de travail, sa mère reste, et elle s'en va lorsque j'arrive.

—Combien pensez-vous que cela puisse durer ?

—Mon Dieu ! je pense bien, s'il s'en tire, que d'ici huit ou dix jours il sera sur pieds.

—Combien gagne la mère ?

—Elle se fait ses vingt-cinq ou trente sous tous les jours.

—Ecoutez, il faut pourtant que vous preniez votre service au plus tôt ; vous direz à la mère Charlot de continuer à vendre son café, parce qu'il ne faut pas qu'elle perde ses pratiques ; quant à la petite, qu'elle ne retourne pas au triage, d'ici la guérison de son frère, on lui paiera ses journées comme si elle travaillait.

Voltin remercia vivement M. Midleston, et se retira.

Lorsqu'il arriva chez les Frampon, il était tout joyeux ; il leur fit part de la bonne chance qui lui arrivait.

Les Frampon n'étaient pas de mauvais gens, mais en perdant leur pensionnaire, ils perdaient beaucoup, et la nouvelle jeta un froid dans la maison.

Il n'y avait de bonnes places que pour les étrangers, se disaient-ils, Voltin n'avait que quelques mois de présence à la mine, il passait surveillant !

—Après tout, répondait Frampon à sa femme, qui lui faisait toutes ces récriminations, ce n'est pas si drôle que cela, le métier de surveillant !

Il faut avoir l'œil partout, attraper les abattages, lorsque les choses ne vont pas au gré des chefs, puis, détesté des ouvriers, recevoir leurs insolences, et d'autres fois, leurs mauvaises farces.

En somme, il aimait mieux remplir ses berlines, que d'avoir à surveiller les autres.

Chez les Vignaud, la nouvelle fit sensation ; Vignaud déclara que Voltin était un moucheard, et qu'il faudrait se méfier de lui.

Pas un ne songea que le mineur, bon ouvrier à Montceau et à La Grand'Combe, s'était fait distinguer par son travail et sa conduite.

—L'eau va toujours à la rivière, dit la Vignaude; c'est un garçon, ça n'a pas besoin de rien, et ça reçoit de bonnes semaines. Ici, où on n'a pas toujours du pain, faut trimer comme des chiens et se serrer le ventre.

Si encore, tu ne buvais pas tant! ajouta-t-elle, en s'adressant à son mari, nous aurions de quoi nous suffire.

Vignaud, qui avant de rentrer aux Alouettes avait passé deux heures à l'auberge où il prenait à crédit, fut pris d'un accès de fureur, et envoya promener femme et enfant.

—Quand je t'ai pris, tu te portais bien et tu pouvais gagner ta part; faudrait-il pas aussi que je travaille pour tout le monde, sans me donner un instant de repos? Si tu ne te trouves pas bien, faut le dire!

—Est-ce que je parle de ça, moi?

—Après tout l'hôpital n'est pas fait pour les chiens; qu'ils t'y mettent, les gens de la mine, puisqu'ils l'ont bâti pour les mineurs!

La Vignaude cacha sa figure dans ses mains.

—Eh diable! j'ai sur le dos la mère, la fille et l'enfant, et on ne peut encore me laisser tranquille; fichez-moi toutes le camp, si ça ne vous convient pas: je serai rudement débarrassé!

—Ah! tu le seras bientôt, sans que j'aie à l'hôpital, va, et ça sera pour toujours!

—Il y a bien assez longtemps que ça dure!

Je me crève à travailler, et je n'aurais pas le droit d'employer mon argent comme cela me plaît!...

C'est pas la peine de geindre, de pleurer, ça ne donne pas du pain! J'en ai jusqu'aux oreilles, de la boutique!...

Il prit son chapeau et partit.

La Vignaude continua de sangloter sur sa paillasse; sa petite se suçait les doigts dans un coin, et sa mère, qui était allée chercher du café à Montceau, les trouva toutes les deux dans cette situation, quand elle rentra.

Vignaud s'était dirigé du côté de la mine. c'était la fin du mois, jour de paye.

Il toucha son argent, plus de cent vingt francs, et monta aux Oiseaux.

Le soir vint, l'heure du souper se passa, Vignaud ne rentra pas.

Toute la nuit, la Vignaude resta éveillée; au moindre bruit, elle pensait que c'était lui qui rentrait, mais le matin vint à son tour, et l'homme n'avait pas paru.

Il tirait une bordée.

La belle-mère, le soir du second jour, se hasarda à monter aux Oiseaux pour voir si elle le rencontrerait.

Il était chez Trapier, ivre mort, balbutiant, n'y voyant plus, n'ayant pas la force de bouger.

La vieille femme entra et voulut lui parler; il la regarda d'un air hébété, et de cette voix grasseyante particulière à ceux qui s'enivrent, il lui offrit un verre.

Les autres qui étaient là riaient à se tordre; la vieille était toute rouge de honte et de colère.

Elle se retourna vers Trapier.

C'est honteux de laisser mettre un homme dans cet état-là et pendant ce temps, chez nous, on meurt de faim; vous n'avez donc pas assez d'argent, ajouta-t-elle, que vous oubliez même celui du pauvre monde!

—Dites donc, la mère, reprit l'aubergiste, allez donc faire vos scènes ailleurs. Est-ce que j'ai été le chercher, moi, votre homme? il m'embête assez depuis deux jours qu'il est là. Emmenez le donc, si vous pouvez, et payez-moi sa dépense.

—Payer! payer! Ah! vous vous en feriez bien mourir! Payer! et avec quoi? Fallait pas lui donner, tant pis pour vous!

—Il a touché avant-hier, dit un drôle de dix-sept ans, qui fumait à côté de Vignaud. Attendez un peu...

Il tapa sur l'épaule de l'ivrogne.

—Hé! Vignaud! Vignaud! donne-moi ton porte-monnaie!

Le malheureux ne bougea pas. Il s'était accoudé sur la table la tête sur ses bras, et il dormait.

—Fouillez-le donc, dit Trapier à son voisin.

—Ma foi, ça ne me regarde pas; fouillez-le vous-même.

Après tout, reprit l'aubergiste, pour se donner du courage, j'ai bien le droit de me faire payer; et en disant cela, il se mit à retourner les poches de son client.

Il trouva son porte-monnaie; il prit une pièce d'or, la changea et remit quelques sous à la place.

En deux jours, Vignaud avait mangé près de soixante francs! Sa belle-mère allait se lamenter de plus belle, mais Trapier la prit à part et l'engagea à se retirer.

Elle mit dans sa poche ce qui restait d'argent, et s'en revint aux Alouettes tranquilliser sa fille, et préparer le souper.

Quant à Vignaud, on le laissa dormir sur la table; c'était un client qui méritait des égards.

Vers dix heures, comme on allait fermer, Trapier l'aida à se lever, le poussa dans la rue et ferma sa porte.

Le malheureux marcha quelques pas, décrivant de gigantesques zigzags, puis il se laissa choir sur un tas de pierre, et resta là toute la nuit.

Le froid du matin le réveilla, il faisait presque jour; il se leva et, cherchant à se rappeler ce qui lui était arrivé, fouilla dans ses poches.

—Volé! s'écria-t-il, en ne trouvant pas son porte-monnaie. Eh bien! J'ai fait un joli coup!

Puis la scène qui avait eu lieu avec sa femme lui revint à la mémoire, et il reprit, honteux, le chemin du puits. Il était en retard, on devait être descendu.

Lorsqu'il arriva à l'accrochage, les wagonnets remontaient pleins de houille, et redescendaient vides: c'était encore une journée de perdue.

Il rentra chez lui; sa femme fit semblant de ne pas s'apercevoir de son retour; il lui en sut gré intérieurement, mais une pensée le torturait; comment feraient-ils pour arriver à la fin du mois? D'ici la prochaine paye, il fallait attendre encore vingt-neuf jours, et vingt-neuf jours sans argent étaient vingt-neuf siècles!

Il craignait surtout de nouveaux reproches; il comprenait qu'ils seraient mérités et ne savait comment il pourrait y répondre.

Cependant, les jours s'écoulèrent et le pain ne manquait pas à la maison, il avait fini par ne plus songer à son aventure et s'était imaginé que Mme Dubut, en venant voir sa femme, lui avait laissé de l'argent.

Ce mois fut pour les malheureux un mois de tranquillité; Vignaud, n'ayant plus un sou, n'avait plus osé aller chez Trapier auquel il se figurait devoir beaucoup, et, n'ayant pas de crédit ailleurs, il rentra aux Alouettes après son travail l'esprit libre et tranquille.

Le petit Charlot était entré en convalescence; Voltin avait quitté les Frampon pour aller habiter Bel-Air, où on lui avait donné en vue de son prochain mariage une jolie demi-maison.

C'est à ce moment qu'un bataillon d'infanterie vint tenir garnison à Montceau-les-Mines. Les tentatives criminelles du bois du Verne avaient été renouvelées; plusieurs explosions heureusement sans conséquence, grâce à la maladresse des socialistes, avaient jeté l'alarme dans le pays, et on en était arrivé au point de ne plus vouloir habiter les rez-de-chaussées.

La mine avait fait construire des baraques entre Bel-Air et les Oiseaux, des logements avaient été réservés pour les officiers, tout était prêt pour recevoir la troupe lorsqu'elle fit son entrée dans la petite ville. L'arrivée des pantalons rouges fit renaître la confiance dans les cœurs; et cette population habituellement si paisible, terrorisée depuis quelques mois par une bande de vingt ou trente jeunes gens, respira plus librement et s'endormit tranquille, rassurée qu'elle était par la présence de l'armée.

Il y eut, en effet, quelques mois d'accalmie; les réunions au bord de l'Étang continuaient toujours, mais on n'entendait plus parler la dynamite.

En revanche, la jeunesse révolutionnaire s'efforçait d'entrer en relations avec les hommes de la garnison.

Duvoix et Floréal avaient quitté Montceau le jour où Chassain avait placé sa cartouche devant la maison des Frampon ; ils avaient promis de revenir dès qu'ils le pourraient. L'argent était envoyé avec une certaine régularité à la petite bande qui goûtait absolument ce genre d'existence bien plus agréable, il faut le reconnaître, mais aussi beaucoup moins honnête que les sept heures de travail au fond des puits.

Après six mois de présence, l'armée avait fait merveille ; tout semblait absolument calme et si on n'avait pas eu à surveiller cette jeunesse paresseuse, qui passait sa vie au cabaret ou dans la campagne, on eût pu croire que tout était fini et que Montceau avait retrouvé le calme.

Malheureusement, il n'en était rien. Sur le rapport du chef de bataillon commandant la place, la garnison fut subitement avisée qu'elle rejoindrait son dépôt dans la quinzaine et serait remplacé par un nouveau bataillon. Cette nouvelle jeta la consternation dans le club des socialistes.

Toutes leurs tentatives, les quelques relations qu'ils s'étaient créés dans le bataillon partant n'allaient plus avoir aucune utilité ; six mois de patience, de tranquillité apparente, d'essais d'embauchage, restaient stériles.

Il y eut dans le petit groupe comme une explosion de colère et il fut décidé que, pour en finir au plus tôt, Floréal et Duvoix seraient appelés à Montceau.

Un matin, Trompe-la-Benne se mit en route pour le Creusot ; c'est de là qu'il écrivit à Floréal. Il avait fait ce voyage, se défiant de la poste de Montceau-les-Mines.

Les deux mineurs répondirent de prendre patience, que leurs travaux les retenaient actuellement pour deux mois encore, mais que dans le courant de mai ils iraient retrouver leurs frères et porter le coup décisif aux exploitateurs.

On était alors en mars, il allait y avoir un an que Voltin était à la mine. Il songeait toujours à son mariage ; tous les papiers nécessaires à sa célébration étaient arrivés ; il les avait demandés depuis plusieurs mois, seulement... il n'avait pas osé se déclarer chez les Charlot.

Un soir, cependant, il se fit une foule de bons raisonnements et se rendit aux Alouettes.

—Voilà joliment longtemps qu'on ne t'avais pas vu, lui dit le petit en l'apercevant ; depuis que tu habites Bel-Air, tu trouves que c'est pas assez beau ici, alors tu ne viens plus.

—C'est pour rire, ce que tu me dis là, répondit Voltin ; je suis venu avant-hier pendant que tu étais à la fosse.

—Je sais, mais ce que je t'en dis, c'est que j'étais habitué à t'avoir tous les jours pendant que j'étais malade, et que tu me manques.

—Où est ta mère ?

—Elle est chez nous.

—Et Eugénie ?

—Nini ? Elle est allée porter du linge qu'elle avait repassé en revenant du triage.

—J'ai besoin de parler sérieusement à ta mère ; va donc voir un peu du côté du canal si j'y suis.

—Des confidences ! Oh ! oh ! c'est sérieux, alors ? Je m'en vais.

Voltin lui fit un signe de tête amical et entra.

—Bonjour, m'ame Charlot ! Ça va toujours comme vous voulez ?

—Ah ! vous voilà ! justement, ce matin, le petit était en train de demander après vous.

—Je viens de le rencontrer.

—Et où ça donc ? Il était là il n'y a qu'un instant.

—C'est moi qui l'ai envoyé courir du côté du canal, j'avais à vous parler.

—Que voulez-vous donc, mon brave Voltin ? reprit la mère Charlot en quittant son travail d'un air sérieux et en s'avançant vers le mineur, les mains dans les poches de son tablier.

—Je vais vous dire, reprit le jeune homme en se mettant à cheval sur une chaise pour se donner une contenance... Voilà,

ma foi, bientôt un an que nous nous connaissons, et je pense bien que vous n'avez pas de moi une trop mauvaise opinion.

—Oh ! pour ça, non, et si je puis vous rendre service... à moins que ce ne soit une trop grosse somme... parce que vous savez que nous ne roulons pas sur l'or...

—Il ne s'agit pas de ça...

La vieille femme attendit et Voltin, embarrassé par son silence, continua en baissant la tête : Je venais vous demander si vous vouliez me donner manzelle Eugénie pour femme... Tout rouge, il releva le regard sur la mère, qui se prit à rire.

—Ah bien ! je ne m'attendais pas à ce coup-là, par exemple ! C'est beaucoup d'honneur que vous nous faites, mais vous nous croyez peut-être riches, et je ne voudrais pas vous tromper.

—Je ne vous demande pas votre argent, je ne vous demande que votre fille.

—Et puis, il faut vous dire que j'ai un fils, un vaurien qui court le monde ; je ne sais seulement pas où il est.

—Et après ?...

—Si ça ne vous fait rien ?

—Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, à moi ? Si je prends une femme c'est parce qu'elle m'en convient et non parce qu'elle a des sous ou des paronts bien placés.

—Eh bien ! je le dirai à la petite, alors, et vous rendrai réponse demain... Comme je n'ai rien, je ne vous demande pas ce que vous avez ; si vous songez à vous établir c'est que vous en avez le moyen...

—J'ai ma place de surveillant et l'estime de mes chefs, et puis est-ce que le bon Dieu laisse mourir de faim les gens qui ont confiance en lui, comme disait ma défunte mère ?

—Tenez, v'la Nini qui revient avec sa panière de linge ; vous n'aurez pas besoin d'attendre à demain.

—Je m'en vais, alors.

—Ah ! en voilà un galant, qui se sauve quand il voit venir sa promise !

—C'est pas pour moi, c'est pour elle, pour ne pas la gêner si elle doit refuser.

—Laissez donc, laissez donc ; Nini n'a pas la langue dans sa poche, et toute brave fille qu'elle est, ça ne la gênera pas pour dire non, si c'est non.

Eugénie entra ; depuis un an qu'elle travaillait à la mine, elle s'était considérablement fortifiée ; sa gorge s'était élargie, sa taille arrondie et sa physionomie un peu hâlée par le grand air lui donnaient un cachet de beauté tout particulier.

—Bonjour, m'sieu Voltin, dit-elle, en déposant sa panière vide sur la table ; vous êtes bien aimable d'être venu nous faire une petite visite... Voilà le beau temps de retour ; il a fait une chaleur aujourd'hui au triage ! on se serait cru en été ; avec cela les machines de la fabrique et mes fers à repasser par-dessus le marché, je n'en puis plus !

—Ca vous a donné des couleurs !

—Dis donc, Nini, interrompit la mère, figure-toi qu'on est venu ce tantôt me demander si je voulais bien te laisser marier.

—Marier ! s'écria la jeune fille en pâlisant un peu, et en jetant un regard furtif sur Voltin. Et tu as répondu que non, au moins ?

—J'ai répondu que oui.

—Sans me consulter ? Tu as eu tort, il fallait dire non.

—Ah !

—Ah !

Ces deux ah ! prononcés sur deux tons très différents, s'échappaient des lèvres de Voltin et de la Charlot.

L'un exprimait la contrariété, l'autre l'étonnement.

—Et tu ne demandes pas seulement qui est venu me parler mariage !

—Ça m'est bien égal, puisque je réponds non.

—Mon pauvre Voltin, voilà la commission faite ; vous êtes fixé !

Nini se retourna stupéfaite.

—C'est vous ? dit-elle, en montrant dans un sourire une double rangée de perles.

—C'est moi !

—Oh ! alors, c'est oui, reprit-elle en courbant le front, je ne savais pas tout à l'heure...

Voltin se leva rouge de plaisir.

—Voyez-vous la rusée ! s'écria la mère. Je parierais qu'elle y avait déjà songé ; embrassez-la donc au moins pour la remercier.

Voltin ne se le fit pas dire deux fois.

Il resta à souper chez les Charlot, et quand le petit revint, on lui conta la nouvelle, et il répondit sérieusement.

—Je le savais.

—Et comment le savais-tu ?

—Parbleu, est-ce que je suis assez bête pour croire que c'était pour moi que tu venais passer les nuits ici, pendant que j'étais malade ?

—Je te jure !...

—Allons, ne jurez pas, Voltin ; les enfants, c'est terrible.

Ils firent leurs projets d'avenir ; la maison de Bel-Air était assez grande pour les loger tous les quatre. Il y avait une cuisino, deux pièces en bas, et une en haut.

Eugénie n'irait plus au triage ; elle cesserait même d'y aller immédiatement, Voltin se chargeait de prévenir la mine. Là-bas, elle continuerait son petit métier de repasseuse, elle aurait à blanchir tous les ménages d'officiers qui étaient dans le quartier. Le petit continuerait à aller travailler, et la mère se reposerait, et prendrait soin de la maison ; il y avait bien assez longtemps qu'elle trimait pour les jeunes, les enfants pouvaient bien à leur tour se gêner un peu pour elle.

Cette réflexion de Voltin, qui fut approuvée de Nini et de son frère, fit pleurer la mère Charlot.

—Pourquoi l'autre n'est-il pas là ? dit-elle, au milieu de ses larmes. Savoir ce qu'il est devenu ?

—Nous le retrouverons bien un jour ou l'autre, répondit Voltin, et nous le retiendrons près de nous.

Ils veillèrent assez tard.

A dix heures, au moment où les surveillants de nuit devaient prendre leur service, Voltin les quitta pour rejoindre son poste.

Le lendemain et les jours suivants furent consacrés aux démarches nécessaires au mariage, Voltin s'en chargea.

L'ingénieur en chef lui fit ses compliments et lui dit qu'il s'occuperait de lui ; le curé fut tout joyeux et leur promit de les marier la première semaine qui suivrait celle de Pâques ; il n'y avait plus que vingt jours à attendre.

On fit les publications, et tout le quartier en jusa.

Les Vignaud s'écrièrent qu'ils s'y attendaient bien.

Les Frampon trouvèrent que Voltin était un niais ; riche tout seul, il allait se mettre la corde au cou, et crever de misère en famille.

—C'est toujours comme ça, dit la Frampon. Si c'était à refaire, c'est moi qui ne serais pas si bête !

—T'es bien aimable, reprit Frampon qui mangeait sa soupe, et qui pouffait de rire ; c'est cependant pas moi qui suis allée te chercher, tu me courrais bien assez après !

—Ne fais donc pas l'imbécile !

—Eh bien, moi, si c'était à refaire, je dirais encore oui, devant M. le maire.

La Frampon se rengorgea, et mise de bonne humeur par cette amabilité de son mari, lui apporta une bouteille de vin, en lui donnant un coup de poing sur l'échine (c'était sa façon de lui témoigner son amitié).

—Tiens ! avale-moi ça, à notre santé, dit-elle ; ils n'en auront peut-être pas autant tous les jours, les autres !

—Tu as dévalisé quelqu'un que tu te fourres des lampées de vin comme ça sur ta soupe, dit en entrant Vignaud, dont les yeux papillonnaient à la vue de la bouteille.

—Demande ça à ma bourgeoise... En veux-tu un verre ?

—Ce n'est pas de refus...

Vignaud s'assit en face de Frampon, et ils se mirent à boire.

—Comment va-t-elle la Vignaud ? demanda Frampon, au bout d'un instant.

—Mal, très mal, mon pauvre vieux ; j'ai rudement peur qu'elle ne passe pas l'automne.

—Que diable veux-tu ! quand on souffre tant, vaut-il pas mieux s'en aller ?

—Ah ! bien sûr ! Et puis sa mère qui crie toute la journée parce que j'ai un panaris, et que je ne peux pas travailler : ça fait du joli, va, chez nous !

—Faut prendre patience ; ce ne sera pas toujours comme ça... Tu sais, Voltin, eh bien ! y se marie avec la Nini Charlot.

—Je sais ! ça n'a pas le sou, et ça se donne des airs de se marier. Malheur !... quand il en aura goûté pendant quelque temps... Tiens, écoute l'autre qui beugle !...

—C'est ta petite ?

—Que diable lui a-t-on fait encore ! C'est toute la journée la même chose... C'est sa grand'mère qui veut l'emmener... Vignaud vint jusque sur la porte.

—Laissez-la donc tranquille ! puisqu'elle ne veut pas vous suivre !

—Vous feriez bien mieux d'aller travailler, vous, que de vous occuper de ça, répondit la vieille par-dessus la haie.

—Oui, oui, je connais le refrain ?

Il haussa les épaules, revint trouver Frampon, tandis que sa belle-mère s'en allait du côté de Montceau, en traînant l'enfant qui hurlait comme un coq qu'on égorge, et qui se traînait dans la poussière.

La vieille persistait à vouloir l'emmener ; elle allait demander quelque chose à Mme Midleston, et elle tenait absolument à ce que la petite fût de la partie.

L'épicier, chez lequel on devait plus de quinze francs, ne voulait plus fournir de marchandises, si on ne lui versait pas un acompte.

—J'aurai toujours bien une pièce de quarante sous, en allant la demander à la mine, s'était dit la mère de la Vignaud, et nous aurons encore du crédit pour jusqu'à la fin du mois.

Mme Midleston était dans son jardin.

La vieille entra, traînant après elle sa petite fille, qui se fourrait les poings dans les yeux.

—Que voulez-vous, ma brave femme, demanda Mme Midleston.

—Ah ! madame, faites excuse si je vous dérange, mais si vous saviez comme nous sommes à la maison !

—Je ne vous reconnais pas bien...

—...La mère de la Vignaud, madame, cette pauvre femme qui a un cancer dans le ventre, que ça fait pitié, et voilà sa petite !

—Ah ! parfaitement... aux Alouettes !

—Oui, madame... et Vignaud a un panaris, il ne peut pas travailler ; le boulanger ne veut plus donner de pain, et l'épicier m'a menacée, parce que nous lui devons... trente francs ! si c'était un effet de votre bonté, madame... C'est dur, allez ! d'aller tendre la main ; mais deux malades et cette petite...

—Vous avez bien un secours temporaire de la mine ?

—C'est bien peu de chose, juste de quoi ne pas mourir de faim... ma fille a besoin d'un peu de vin...

Mme Midleston chercha son porte-monnaie et lui donna cinq francs.

La vieille la combla de bénédictions, et se retira.

—Ce sont ces gens qui n'ont pas voulu se marier à l'église, se dit Mme Midleston, mais on ne peut pas les laisser mourir de faim ; et puis, c'est en leur faisant du bien qu'on les ramènera.

La mère de la Vignaud s'était éloignée ; elle trouva Voltin qui sortait de l'Hôtel-de-Ville.

—Vous allez vous marier, lui dit-elle, en lui poussant le coude ; vous avez de la chance, vous ; chez nous, pas un liard ; je ne sais comment nous mangerons ce soir ; voulez-vous nous prêter quelques sous jusqu'à la fin du mois ?

—Je voudrais bien, mais je n'ai pas grand'chose ; tenez, voilà toujours un franc... Pourquoi n'allez-vous pas à la mine : On vous aiderait un peu.

—A la mine ! Ah ! ils sont trop chiens ! Ça verrait mourir le pauvre monde que ça ne lâcherait pas un centime.

—J'ai eu la preuve du contraire, et vous aussi du reste ; vous savez bien que Mme Dubut ne vous a jamais rien refusé.

—Parce qu'elle savait bien que ça se saurait, et que ça lui ferait du tort.

—Allons, vous n'êtes pas raisonnable ; bonsoir...

Il se séparèrent, la vieille, jalouse de sa tranquillité, lui, écouré des sentiments de cette femme, qui, malgré le désordre de sa maison, recevait des secours continuels de gens qu'elle dénigrail, après leur avoir tendu la main.

Voltin rentra chez lui, et se remit à l'ouvrage.

Le temps qu'il ne passait pas à son service, il l'employait à arranger son petit logement.

Il avait déjà reverni tous les meubles, il avait acheté du papier à 30 centimes le rouleau, et avait tapissé lui-même les deux pièces du rez-de-chaussée.

Le devant de la maison avait été nettoyé, il avait organisé une tonnelle, qui se garnissait de houblon ; le jardin de derrière était bien sarclé, l'appartement était prêt, et n'attendait plus que la femme qui devait y apporter la joie et le bonheur.

Elle y entra dans le courant d'avril, après une modeste noce qui n'eut en fait d'invités que les Frampon et un des collègues de Voltin.

M. le curé de Montceau bénit le jeune ménage, et ils vinrent à Bel-Air, au milieu des curieux qui les félicitaient, et de quelques mauvaises langues qui les jalousaient.

Le printemps faisait revivre la nature, les arbres se couvraient de bourgeons, le ciel était clair, la température douce, Bel-Air, dans sa verdure, semblait un immense jardin ; Eugénie crut en entrant dans sa nouvelle demeure que décidément elle avait trouvé le bonheur.

La pauvre enfant ignorait qu'il n'est pas de ce monde, et que, pour le posséder dans l'autre vie, il faut ici-bas le conquérir en se purifiant au creuset de l'épreuve.

## VII

Le mois de mai avait ramené les longues journées ; les tièdes haleines de la saison nouvelle caressaient mollement les jeunes pousses ; nous venons de le dire, Bel-Air semblait un jardin.

C'était un quartier tout différent des Alouettes et des Oiseaux ; les poussières de charbon ne venaient pas jusque-là ; la fumée des puits ne noircissait pas les maisons et le grand air des champs, après s'être promené sur les flots bleus de l'étang, apportait sur le coteau une fraîcheur toujours nouvelle.

Les grandes cérémonies religieuses étaient revenues avec les beaux jours.

On était à la veille du second dimanche de la Fête-Dieu.

C'est à Bel-Air que devait se dérouler la procession, et les mineurs et les employés s'étaient mis à l'œuvre pour la construction des reposoirs.

Il y en avait trois.

Le premier, adossé à un arbre, à l'entrée du pont du chemin de fer, était construit par les ouvriers du quartier, et fait de verdure et de simples fleurs, ne manquant dans sa modestie ni de grandeur, ni de poésie.

Les branches du platane à l'ombre duquel ou l'avait élevé formaient un dôme verdoyant, dans lequel les petits oiseaux chantaient à leur manière les gloires du Créateur.

Le second était gigantesque ; il se dressait tout au haut de la grande place plantée d'arbres de Bel-Air, qu'on avait convertie en jardin. Les plantes rares, les arbustes de prix, s'y mêlaient avec les tapis moelleux et les candélabres étincelants ; il était l'œuvre des employés de l'administration.

Le troisième, au haut du quartier, se distinguait par son originalité.

Pas une fleur, pas une dentelle, pas un cierge, du charbon, et rien que du charbon.

La base était une masse de houille au milieu de laquelle

huit ou dix degrés conduisaient à l'autel, établi entre deux galeries boisées dans lesquelles des ouvriers, en costume de travail, tenaient leurs lampes allumées ; le Saint-Sacrement devait être placé dans une anfractuosité de la houille, autour de laquelle brûlaient douze lampes de mineurs. Sur le sommet de cette masse noire se dressait la reproduction en miniature d'un des puits de l'exploitation, avec son beffroi, ses berlines, sa recette, sa haute cheminée, le tout fonctionnant admirablement.

Des chefs de postes se tenaient, en grande tenue, sur les marches du reposoir, ayant à la main des drapeaux sur lesquels on lisait les noms de tous les puits.

Chaque fosse, à Montceau-les-Mines, a son étendard absolument comme un régiment.

La cérémonie eut lieu vers quatre heures ; le soleil était moins chaud, et la foule plus nombreuse sur le parcours de la procession.

Aux termes des décrets encore en vigueur, M. le curé avait demandé le détachement d'infanterie auquel il avait droit pour les honneurs à rendre, et un piquet précédait le dais.

Les stations avaient eu lieu aux trois reposoirs, et on s'était arrêté une dernière fois sous le platane du pont du chemin de fer, lorsque deux jeunes gens, traversant le pont, arrivèrent juste en face de l'autel rustique.

Les chants avaient cessé ; le prêtre allait donner la bénédiction ; la foule, tête nue, encombraient les allées environnantes.

—On fait encore la procession, ici ? dit un des deux hommes, qui n'était autre que Duvoix.

—Pas moyen de les arracher à leurs mômeries, répondit Chassain qui l'accompagnait.

—Laissons-les passer.

—Ah ! ma foi non ; je me fiche un peu d'eux ; vous allez voir ça camarade ; laissez-moi donc allumer ma pipe.

Et joignant le geste à la parole, Chassain se mit un brûle-gueule à la bouche et fit flamber une allumette.

La fumée monta toute bleue dans l'air.

—Maintenant, ajouta-t-il, passons !

Duvoix enfonça crânement son chapeau et le suivit.

Le peuple tout surpris s'écartait.

Ils étaient à trois pas du Saint-Sacrement, et allaient traverser l'espace laissé vide devant le reposoir.

D'un coup de coude, Chassain repoussa les jeunes filles en blanc qui formaient le cercle et fit deux pas.

Le prêtre, élevant l'ostensoir, s'était retourné. Une voix se fit entendre :

Présentez armes ! Genou terre !

Comme mue par un ressort, toute cette foule courba le front, les tambours battirent aux champs, les clairons sonnèrent !

Debout, la pipe aux dents, la casquette sur l'oreille, Chassain s'était arrêté ; il fut secoué par une émotion dont il n'était pas maître, et brusquement, ôtant pipe et casquette, il s'esquiva.

Duvoix, qui ne l'avait pas suivi, leva les épaules ; puis quand la procession eut repris sa marche, il le rejoignit et lui dit d'un ton de mauvais humour :

—C'était pas la peine de faire tant d'embarras ?

—Que diable voulez-vous ? je ne m'attendais pas aux tambours ; ça ma coupé le sifflet.

—C'est toujours pas devant les tambours que vous avez ôté votre casquette ?

—Eh ! j'aurais bien voulu vous y voir, vous ?... Est-ce que vous vous figurez que j'étais à la noce ?

—Laissez-moi donc tranquille ; vous êtes comme les autres : braillard, prêt à tout casser, et puis penaud comme un chat mouillé quand il faut agir. Ils vont causer de ça, les autres ; vous avez dû les faire rudement rire !

—Eh bien ! ce soir, nous les ferons pleurer ! Où est Floreal ? ajouta Chassain pour changer de conversation.

—Il n'arrivera qu'à huit heures ; je l'ai laissé au Creusot.

Ils s'en allèrent ainsi jusque chez Trapier ; ils étaient l'un

et l'autre de fort méchante humeur, et ne se vantèrent pas de ce qui leur était arrivé.

Le soir Floreal les rejoignit, et la réunion se prolongea fort avant dans la nuit.

Deux ou trois jours après, M. Midleston recevait une lettre anonyme l'informant que la prochaine fois qu'il descendrait dans un puits, il n'en remonterait pas.

Cette menace, la première qui était adressée à ce haut fonctionnaire de l'exploitation, le laissa absolument froid.

Il prit même immédiatement son costume et se fit conduire à Sainte-Marie.

Il passa deux heures dans les galeries, puis visita, pendant le reste de la semaine, toutes les fosses les unes après les autres.

Il n'avait en fait d'armes que sa canne à marteau.

Le bruit s'était répandu qu'il avait été menacé et, parmi les mineurs frappés de la crânerie avec laquelle il avait immédiatement parcouru tous les puits, s'il s'était glissé des assassins, pas un n'avait osé frapper.

A quelques jours de là, Voltin circulait dans les galeries de Sainte-Marie lorsqu'il lui sembla qu'à l'accrochage du fond se tenait un homme dont les allures parurent suspectes.

Cet individu rôdait autour des berlines et semblait attendre le moment favorable pour se glisser dans l'escalier conduisant à la machine élévatrice. Il y avait quelques instants que Voltin l'observait lorsqu'il le vit se précipiter, non pas du côté de la machine à vapeur comme il l'avait supposé d'abord, mais dans le goyau lui-même.

Qu'allait-il faire dans ce goyau noir par lequel l'air arrivait au fond, et qui ne contenait que les échelles destinées à permettre de remonter au jour en cas d'accident aux cages ?

Le surveillant voulut en avoir le cœur net et suivit l'homme qu'il venait de voir disparaître.

Il s'engagea dans le conduit ; l'obscurité y était complète. Evidemment l'imprudent qui avait pris cette route grimpaux échelles.

Voltin leva sa lampe et ne vit rien audessus de lui ; cependant, esclave de son devoir, il gravit les degrés un à un.

Il fallait que l'autre eût accompli bien rapidement son ascension, car il avait beau monter, il ne le retrouvait pas.

Voltin avait compté les échelles qu'il venait de franchir, il était à la huitième.

Chacune d'elles avait environ cinq mètres.

Il monta encore et au sommet de la neuvième, il se trouva sur une plate-forme à l'entrée des étages abandonnés du puits.

Le surveillant hésita un moment, s'arrêta pour se reposer, et jetant un coup d'œil sur les cages de l'ascenseur qui passaient devant lui avec une rapidité vertigineuse, enlevant les berlines pleines de charbon et les ramenant vides au fond, il secoua la tête en ayant l'air de dire :

— Il faut être bien étourdi pour s'aventurer par semblable route, ou il faut avoir envie de commettre un bien mauvais coup !

En effet, les cages disparues, il ne restait, à cette hauteur du goyau, qu'un trou noir, et profond dans lequel une chute eût été épouvantable.

Puis, se retournant du côté de la vieille galerie qui s'enfonçait dans les entrailles du sol, il leva encore sa lampe comme pour voir au loin et murmura entre ses dents :

— Il s'est caché là !

En effet, c'était bien là, à quelques mètres de lui, que se tenait, tapi dans l'ombre, l'homme qu'il avait poursuivi.

Son cœur battait à lui rompre la poitrine, il se sentait pris, et dans sa tête les projets les plus sinistres se succédaient.

Il avait compris dès le premier moment qu'on s'était mis à sa poursuite ; à peine au sommet de la quatrième échelle, il avait vu au-dessous de lui, dans le vide, une petite lueur annonçant la présence d'un homme.

C'était la lampe de Voltin.

Il s'était remis à grimper, et la petite lueur le suivait toujours.

Ses doigts se crispaient sur les barreaux, la sueur perlait à son front, et ses jambes semblaient vouloir se dérober sous lui.

La tête lui tournait, il montait à tâtons.

Enfin il arriva à l'étage abandonné.

A ce moment, une des cages passa avec un bruit sourd occasionné par la vitesse et le déplacement de l'air ; il se rejeta brusquement en arrière, terrifié, ne faisant un pas qu'après avoir tâté le terrain.

Devant lui, c'était l'inconnu, la nuit ; derrière, l'homme qui montait toujours ; à côté, les profondeurs du puits dans lesquelles s'engouffraient les cages.

Il étendit les bras et sentit, à droite et à gauche, le boisage d'une galerie ; il marcha d'un pas plus décidé, les bras en avant, lorsqu'il lui sembla qu'à sa droite le boisage cessait. Il chercha de la main, c'était le vide.

Était-ce un trou sans fin, un goyau abandonné, ou simplement une nouvelle galerie s'ouvrant sur la première ?

Il s'accroupit, se cramponna aux bois et avança le pied ; il sentit le sol, recommença, et trouvant toujours la terre, finit par se redresser et tâter à droite et à gauche.

Il reconnut le boisage des deux côtés et comprit qu'il avait quitté la première galerie pour entrer dans une seconde.

Les cages repassèrent là-bas près du goyau ; il les entendit à peine, et se croyant en sûreté il s'assit par terre.

Lorsqu'il eut repris son sang-froid, il se mit à réfléchir.

— Je n'ai pas eu de chance ! se dit-il, les camarades commencent à reculer, on avait menacé l'ingénieur et il se promenait impunément dans toutes les fosses. Je descends, ce matin, avec ce Vignaud comme la première fois, espérant rencontrer Midleston. mon plan était fait ; sous ce costume, il ne m'eût jamais soupçonné ; je le priais de monter jusqu'à la machine à vapeur ; il passait le premier, et une fois sur une des passerelles au-dessus de l'eau, une poussée, et c'était une affaire faite : plus de Midleston, plus rien que la terreur, imaginant une vaste conspiration, et les puits restant vides de crainte d'une autre exécution, c'était la grève et le commencement de nos revendications.

Au lieu de cela, Midleston ne descend pas ; je rôde une heure autour du rond, comme ils disent, et un chef de poste qui me prend je ne sais pour qui m'ordonne d'aller au travail ; je file de ce côté, je vois une échelle, je grimpe pour attendre dans ce trou l'heure de la remonte sans courir le risque d'être reconnu, et au moment où je veux m'arrêter, j'aperçois cette lueur qui me suit.

Si c'est après moi qu'il court, celui-là, malheur à lui ! je ne me laisserai pas prendre !

En même temps, Floreal chercha dans sa poche ce qu'était devenu son couteau.

Il le trouva, l'ouvrit, le serra convulsivement et attendit.

Le silence le plus complet, la nuit la plus obscure, régnaient autour de lui.

Il prêta l'oreille et n'entendit rien.

— Au bout de quelques secondes, un grand vent s'engouffra dans la galerie ; c'était une cage qui descendait ; le silence, le silence de mort, régna de nouveau.

Floreal se releva.

— Il aura continué de monter, pensa-t-il ; c'était peut-être un ouvrier chargé de réparer les échelles. Je l'échappe belle !

La nuit fut traversée par un rayon lumineux et les bois de la galerie principale apparurent distinctement.

— Le voilà ! murmura Floreal.

Son cœur se serra, puis subitement, comme pour chasser une horrible tentation, il se passa la main sur le front et rejeta au loin derrière lui sa seule arme, son couteau à virole, se disant :

— Je ne suis pas un assassin ! L'ingénieur passe encore, c'est un adversaire politique ; ce serait la lutte de l'esclave contre le tyran, mais cet homme !... c'est un ouvrier comme moi ; il n'aurait rien pour se défendre, et je puis m'en tirer autrement.

Il se tint tout droit au milieu de la galerie, les bras croisés sur la poitrine et attendit.

Voltin avançait à pas lents, craignant une embuscade.

Lorsqu'il fut à l'entrée de l'allée dans laquelle s'était caché Floréal, il leva encore sa lampe comme pour voir au loin et à six pas devant lui aperçut son homme.

Il ne perdit pas son calme.

— Quo faites-vous là ? demanda-t-il.

— Vous le voyez, répondit Floréal, je ne suis égaré.

— Égaré ? Mais on ne monte jamais par le goyau comme vous l'avez fait tout à l'heure, Avancez un peu.

Floréal vint jusqu'à lui, Voltin lui éclaira la figure, et tous les deux poussèrent une exclamation de surprise.

Ils se reconnaissaient.

— Je vous ai vu déjà, reprit Voltin. Où !... je l'ignore... mais vous n'appartenez pas à la mine et je vais être obligé de vous arrêter.

— De quel droit ?

— C'est mon devoir.

— Ah ! Tu es aussi garde-chiourme, hurla le socialiste, pendant toute retenue ; et bien ! à nous deux...

Mon couteau !... ah !... fatalité !

Le couteau était là-bas, dans l'ombre, dans quelque trou, peut-être !

Floréal se prit la tête dans les mains et eut un geste de rage. Une idée lui traversa subitement l'esprit.

Et le trou du puits qui était béant là-bas ! cela valait bien le puisard réservé à l'ingénieur ! il reprit son air calme et regardant fixement Voltin :

— Voulez-vous que je vous dise où vous m'avez vu ? C'est aux arènes de Nîmes, l'année dernière !

Voltin, stupéfait de ce changement de ton, ne répondit pas, mais, s'écartant un peu, il fit signe au misérable de passer devant lui. Floréal avança et ils se trouvèrent côte à côte.

Surpris de sa docilité, Voltin ajouta :

— Vous allez descendre par où vous êtes monté, et en bas nous arrangerons cette affaire ; je vous ai vu ce me semble ailleurs qu'à Nîmes ; n'étiez-vous pas lundi sur les bords de l'Étang ?

Ils n'étaient plus qu'à un mètre de l'abîme ; une cage remonta rapide comme la foudre ; c'était le moment propice.

Floréal ne répondit pas, mais se précipitant, de toute sa force, contre Voltin, il le poussa du côté du vide.

L'attaque était imprévue, le mineur cependant y résista ; il se cramponna au dernier bois de la galerie qui se trouvait à sa portée.

Le coup était manqué ; c'était une lutte corps à corps qui s'engageait.

Voltin était robuste, mais Floréal l'était aussi, leurs torses se collèrent, leurs bras s'enlacèrent, ils luttèrent quelques secondes dans un silence absolue.

La lampe avait roulé à terre, elle brûlait dans un coin à moitié renversée ; les deux hommes soufflaient, leurs veines se gonflaient, et des lèvres serrées de Voltin une seule plainte s'échappait " Misérable ! Misérable ! " Floréal ne disait pas un mot, mais tous ses membres se raidissaient et il poussait toujours son adversaire vers le trou noir.

Dans la lutte, Voltin avait reculé d'un pas, le vide était là, derrière lui, menaçant, à quelques lignes de ses pieds ; la cage redescendit, et il lui sembla qu'elle le frôlait.

— Si tu pousses, je t'entraîne ! cria-t-il.

Maintenant, Floréal essayait de se dégager, mais Voltin tenait ferme.

Les deux corps eurent une oscillation ; ils penchèrent vers le vide, puis, instinctivement, ils eurent une réaction désespérée, et sous une formidable poussée de vent ils retombèrent dans la galerie, un chargement de berlines remontait, la colonne d'air ébranlé avait décidé de leur sort.

Ils roulèrent dans la terre humide et noire, Floréal était dessous, brisé par la lutte, contusionné par la chute de Voltin sur lui.

Le surveillant en vint facilement à bout.

Il déroula sa ceinture de laine, et maintenant son adversaire sous son genou, lui lia les bras et les jambes.

Floréal était atterré : il ne se dissimulait pas la gravité de sa situation ; il savait que depuis longtemps on était à la recherche des socialistes, et il ne doutait pas qu'on lui fit porter toute la responsabilité des faits qui depuis un an plongeaient Montceau dans la terreur. Cette fois, ce n'était plus avec huit ou dix mois de prison qu'il s'en tirerait comme lors de son article dans un journal de Lyon ; il voyait en perspective la cour d'assises, et, au bout, les travaux forcés. Il était pris alors d'accès de rage indescriptibles et les larmes roulaient sur ses joues.

Voltin, s'en étant rendu maître, l'observait depuis un instant, cherchant comment il pourrait, sans lui rendre la liberté de ses mouvements, le descendre au fond, ou le remonter au jour.

La première chose à faire était de prévenir. Il poussa donc Floréal assez loin de l'ouverture du puits et de l'échelle du goyau, et reprit sa lampe qui fort heureusement ne s'était pas éteinte.

Il allait enjamber le premier échelon et regagner le fond, lorsqu'une idée subite lui traversa l'esprit.

— Votre nom ? lui dit-il.

Floréal le regarda fixement et ne répondit pas.

— Vous ne voulez pas répondre ? Vous devez bien avoir des papiers sur vous ; nous allons voir ça.

Le geste de Voltin lui fit retrouver la parole :

— Ce n'est pas la peine, dit-il ; vous ne trouverez rien ; je suis d'Autun et je m'appelle Jean Charlot !

Le mineur eut un soubresaut et se releva. Si Floréal avait pu distinguer ses traits, il les eût vus pâles et contractés.

— Charlot ! murmura-t-il, d'Autun ! le frère de Nini ?

— Vous la connaissez ? reprit Floréal, stupéfait à son tour et essayant de se redresser.

— Oui ! répondit Voltin, d'une voix étranglée et tremblante d'émotion. Ah ! malheureux ! si votre mère savait !...

— Ma mère...

Floréal baissa la tête, et la relevant soudain avec des éclairs dans les yeux :

— Ma mère... dit-il, c'est la révolution ! !

Puis il retomba dans le plus profond silence, se demandant comment cet homme pouvait connaître celle qui lui avait donné la vie.

Voltin, lui, était hébété ; il ne questionnait plus : il était là, hésitant, ne sachant ce qu'il devait faire : se taire ou parler. Il s'arrêta au premier parti.

A quoi bon révéler à ce misérable qu'ils étaient de la même famille, il en profiterait pour comploter contre la mine avec plus de hardiesse. Cependant, il ne pouvait pas se résoudre à le faire arrêter. C'était le frère d'Eugénie, son propre beau-frère, et la honte de la Cour d'assises rejaillirait sur eux.

Toutes ces pensées lui traversèrent l'esprit en une seconde ; il eut vite pris une résolution.

Il se remit à genoux, près de son prisonnier, approcha sa lampe et vit ses traits bouleversés par la peur, peut-être aussi par le remords et les souvenirs qui venaient d'être évoqués.

— Écoutez moi, lui dit-il, le nom que vous portez m'oblige à user envers vous d'indulgence. Votre mère me rendit l'an passé un grand service...

— A Autun ?

— A Autun... Je ne puis faire arrêter le fils de cette brave femme, mais vous allez me promettre une chose : ce soir, vous aurez quitté Montceau...

Au lieu de la prison et du bagne, c'était la liberté qui se présentait devant Floréal ; le malheureux hésita ; mais, avec une conviction qui touchait à la folie, il refusa net et répondit à Voltin :

— Faites de moi ce que vous voudrez, je n'ai rien à promettre !

Le mineur ne parut pas surpris, il dénoua la ceinture, et, un instant après, Floréal se relevait absolument libre.

— Descendez, lui dit Voltin, en lui montrant l'échelle ; je vous suis.

—Mais c'est une fausse générosité que la vôtre ; vous me laissez libre ici pour me faire prendre plus facilement en bas !

—Vous êtes bien descendu, vous remonterez de même !

—Vous ne me dénoncerez pas ?

—Pourquoi vous dénoncer ? N'étais-je pas maître de vous, il y a cinq minutes ?

—C'est juste ! redescendons...

Ils se dirigèrent du côté de l'échelle ; Floréal passa le premier, Voltin le suivit ; ils arrivèrent au fond sans encombre ; le surveillant s'enfonça dans les galeries laissant son compagnon se tirer d'affaire comme il le pourrait.

Lorsque l'heure de la remonte sonna, les travailleurs arrivèrent en foule, se précipitant vers le rond ; Floréal sortit de son trou et se faufila dans la première bande.

Voltin, adossé à une berline vide, l'observait ; il le vit baisser son chapeau de cuir sur ses yeux et se glisser dans la cage en partance. Le signal fut donné, la cage s'enleva dans l'ombre.

Une fois au jour, il récapitula dans sa tête tous les événements qui s'étaient succédés depuis le matin, et se demanda quelle conduite il devait tenir.

Après mûre réflexion, il résolut de ne rien dire à sa femme, de prévenir la mine qu'il avait eu vent que les socialistes envoyaient des émissaires dans les puits, et se promit, si Floréal lui retombait encore sous la main, de l'arrêter et de le mener à sa mère.

Lorsqu'il revint chez lui, il avait l'air soucieux, sa tête était ailleurs qu'à la conversation engagée autour de lui. Sa femme remarqua sa préoccupation et en chercha vainement la cause. Voltin avait décidé qu'il garderait son secret et il ne parla pas.

Le soir, il prit sa canne et fit un tour aux Alouettes.

Il vit les Frampon, s'arrêta pour causer avec eux, et tandis qu'il était debout devant leur porte, Vignaud sortit de chez lui avec Chassain.

—Où vas-tu donc comme ça, Vignaud ? cria Frampon !

—Chez le docteur, répondit brusquement le mineur.

—Ça ne va pas, alors ?

—Non !...

Il s'éloigna rapidement.

—Ils n'ont pas de chance, dit Frampon ; mais, après tout, pour ce que fait la Vignaud, autant vaut qu'elle s'en aille...

—Elle est bien mal ? demanda Voltin.

—Il faut croire, tu vois... il court chez le médecin.

—Qu'est-ce que diable Chassain vient faire chez eux ? Ils ne se voyaient pas tant, autrefois ! Ce Chassain n'a pas bonne réputation ; ça ne travaille jamais et le porte-monnaie n'est jamais vide.

—Qui sait ? Il veut peut-être s'embaucher de nouveau,

Voltin secoua la tête d'un air de doute, puis il ajouta :

—As-tu vu venir le curé ?

—Chez eux ?

—Oui.

—Ma foi ! non ; tu sais bien que Vignaud n'est pas porté vers les prêtres.

—Cependant, je pense bien qu'il ne voudrait pas laisser mourir sa femme sans sacrements.

—Ecoute donc, je n'en sais rien ; je ne me mêle pas de leurs affaires ; qu'ils s'arrangent.

—Je vais aller savoir comment elle va. Au revoir...

—Bonsoir...

Voltin entra chez la Vignaud ; elle était couchée par terre sur sa paillasse, il n'y avait que là qu'elle ne souffrait pas trop. Elle avait déjà l'air d'une morte, ses cheveux s'échappaient secs et sans éclat d'un bonnet de lingerie dégoûtant de crasse ; elle avait croisé sur sa pauvre poitrine de squelette une camisole de couleur, et ses doigts osseux et décharnés s'agitaient sur le drap qui recouvrait les jambes.

Lorsqu'elle vit Voltin, elle se retourna vers lui.

—Ah ! c'est vous, monsieur Voltin, lui dit-elle ; vous êtes bien brave d'être venu... merci...

—Eh bien ! ma pauvre Vignaud, vous souffrez beaucoup, il paraît ?

—Oh ! oui ! c'est ici, dit-elle en mettant la main sur son ventre ; on croirait que ce sont des chiens qui me mordent... dites-moi... Voulez-vous me rendre un service ?... Vignaud est allé chercher le médecin, mais il ne pensera pas au curé... J'ai plus besoin de l'un que de l'autre... Voulez-vous y aller ?

—Très volontiers... je lui dirai que c'est vous qui l'avez demandé.

—Qu'il se dépêche, surtout... Revenez aussi... j'aurai peut-être besoin de vous.

Voltin sortit en courant et se dirigea vers le presbytère ; il fit sa commission, engagea le vénérable prêtre à se presser et lui dit qu'il le retrouverait chez les Vignaud.

De là, il courut à Bel-Air.

On l'attendait pour souper.

Sa femme, le trouvant toujours soucieux, le pressa de questions.

—C'est cette pauvre Vignaud qui se meurt, répondit-il ; j'y suis passé tout à l'heure et elle m'a prié de prévenir le curé.

—Et tu y es allé ?

—Bien entendu... je lui ai même promis que je l'y retrouverais après souper.

—Si tu veux, nous irons ensemble.

—Comme tu voudras, mais ce n'est pas gai, sais-tu, de voir mourir le monde.

—Ce n'est pas pour me distraire que je t'accompagnerai ; mais tu avais l'air tout préoccupé ce soir, et la nuit je ne veux pas te laisser sortir seul.

—Et Kelb ! est-ce qu'il n'est pas là ? Pas de danger, va, Nini ; que veux-tu qu'il m'arrive ?

—On ne sait pas ; avec ceux de l'Etang, là-bas, on ne peut pas dormir tranquille !

—Viens, si tu veux, mais ce n'est pas raisonnable.

—Ma mère restera avec le petit, ils se coucheront.

—Eh bien ! alors, en route ; il se fait tard.

Le ciel était obscurci par de gros nuages, un orage se préparait ; on était aux premiers jours de juin, et, depuis la fin de mai, des ouragans presque quotidiens avaient délaté sur Montceau.

—Prends un parapluie, dit Voltin, il fera certainement mauvais temps.

Ils se mirent en route, suivis de Kelb, qui entre-temps, se mettait à la poursuite des chats du quartier.

Dans Montceau, qu'ils traversèrent, les habitants se tenaient aux portes cherchant vainement le frais ; il traversèrent le canal et montèrent aux Alouettes.

Le temps était horriblement lourd, la fenêtre de chez Vignaud était ouverte, et des mineurs causant bas se tenaient en face, au milieu de la rue, observant le digne curé qui parlait à sa mourante.

Voltin entra suivie de sa femme. Vignaud eut un geste d'impatience et murmura dans ses dents :

—Qu'est-ce qu'ils viennent faire, ceux-là, encore ? Est-ce que j'avais besoin d'eux ?

Voltin avait surpris le geste ; il s'approcha du mineur et lui dit quelques bonnes paroles, ajoutant que lorsqu'il était venu prendre des nouvelles, la Vignaud lui avait demandé de revenir.

—Qu'a dit le médecin ? ajouta-t-il.

—Le médecin n'y était pas ; il est absent et l'autre est malade ; c'est le docteur du régiment qui est venu... Il n'a rien dit, parbleu ; que veux-tu qu'il dise ? Je sais bien que c'est la fin !

Eugénie s'était approchée de la mourante et lui avait pris la main.

—Je suis bien contente... lui dit la pauvre femme... Vignaud a bien voulu... Nous sommes mariés maintenant... Ah ! nous l'étions bien à la mairie... mais pas à l'église... C'est fait... il ne m'a pas refusé... je suis bien tranquille...

—Ne parlez pas tant, reprit le bon curé, vous vous fatiguez et vous n'avez déjà pas trop de force... Je vais m'en aller, il est tard... Demain matin, à six heures, je vous apporterai le bon Dieu.

—Oui..., merci..., c'est cela. Mais donnez encore votre bénédiction... si je venais à y passer...

Le curé se recueillit et lui donna l'absolution. Il serra ensuite la main aux hommes et se retira.

La Vignaude se laissa retomber sur sa paillasse et ferma les yeux.

—Avez-vous besoin de nous? demanda Voltin au mineur.

—Non, la vieille et moi nous suffirons bien pour passer la nuit, et puis les Frampon sont là!

—Alors, nous allons vous quitter... bonsoir... à demain...

Si vous avez besoin de nous, ne vous gênez pas...

—Bonsoir...

Ils sortirent sur la pointe des pieds; une fois dans la rue, ils trouvèrent la femme de Frampon qui leur demanda des détails; quelques gouttes de pluies tombaient, la foudre grondait au ciel.

—Entrez donc chez nous, dit elle, vous laisserez passer l'orage; il n'est pas tard, il n'est que dix heures.

Voltin ne voulait pas, mais Eugénie l'entraîna. Ils prirent une chaise qu'on leur offrait et restèrent dans la première pièce devant la porte et la fenêtre ouvertes.

Ils étaient dans l'obscurité et les éclairs qui déchiraient la nue venaient par intervalles inégaux les éblouir.

La femme de Frampon demanda à Eugénie comment elle se trouvait à Bel-Air, si elle avait beaucoup de pratique pour son repassage.

Nini lui répondit qu'elle était très satisfaite. Frampon et Voltin causaient ensemble, ils faisaient de la politique, et Frampon s'étonnait que les socialistes n'eussent pas fait parler d'eux depuis près d'un mois.

—N'y a pas à dire, répétait sans cesse Frampon, c'est l'armée qui nous sauve, sans le bataillon, nous aurions peut-être déjà tous sauté.

—C'est possible, répondait Voltin, mais je crois que le jour où il leur passera par l'esprit de nous dynamiter, le bataillon n'y verra que du bleu.

—Ils ont le diable au corps; car enfin, où veulent-ils en venir?

—Est-ce qu'ils le savent seulement!

—Ils détruisent, pour le plaisir de détruire.

—C'est bien certain, mais c'est pas nos galopins de Montceau qui auraient imaginé cela tout seuls: ils sont poussés. On les voit tous les jours flâner du matin au soir, les pièces de cent sous ne poussent cependant pas sur les bords de l'étang! Il faut bien que quelqu'un les leur verse dans la poche!

Je connais ça depuis longtemps, c'est l'Internationale qui tâche de recruter du monde ici.

—Si cependant ce qu'ils promettent pouvait arriver, ce serait tout de même diablement agréable.

—Tu donnes là-dedans, toi aussi, mon pauvre Frampon? Tu te figures qu'un jour viendra où tout le monde sera patron! Mais la situation de patron suppose des ouvriers; or, s'il n'y a plus d'ouvriers, il n'y aura pas davantage de patrons!

—Ça, c'est vrai!

—Moi, tout surveillant que je suis, je sais bien distinguer les réclamations justes de celles qui ne le sont pas, et je trouve qu'il n'y aurait qu'une manière de s'entendre: intéresser l'ouvrier à l'exploitation, lui donner, outre le prix de son travail, une petite part dans les bénéfices, je t'ai déjà dit comment cela se nomme, te le rappelles-tu?... La coopération! Avec ça, plus de grèves, plus de révoltes, plus de dynamite! mais supprimer, comme ils veulent le faire, tous les chefs du premier coup, c'est de la folie.

Crois-tu que j'ai l'esprit de M. Middleston et son savoir?

Crois-tu qu'il pourrait charger une berline comme je sais le faire?

Non! eh bien, c'est son métier d'être ingénieur, et c'est

le mien d'être mineur, nous travaillons tous deux, pas de la même façon, mais pour arriver au même but, la prospérité de l'entreprise; c'est pour cela que je voudrais que l'ingénieur aussi bien que le mineur eussent une part dans les bénéfices réalisés grâce à leurs travaux.

—Ça! c'est légitime; je ne comprends pas très bien, mais il me semble que sur ce pied on pourrait s'entendre.

—Evidemment; seulement comment veux-tu causer avec des gaillards dont les poches sont garnies de cartouches, et qui se croient obligés de faire sauter toutes les maisons, sous prétexte d'égaliser les situations!

—Il n'y a qu'une façon de leur répondre, c'est de leur flanquer des coups de fusils, quand ils passent trop près de votre porte.

—C'est aller trop loin, et il ne faut pas que la peur pût nous pousser à commettre des lâchetés; il faut de la douceur; on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre... Crois-tu que je n'aurais pas pu faire pincer, dix fois pour une, ce pauvre diable de Vignaud?

—Vignaud? Pourquoi?

—Eh! pourquoi? Parce qu'il fait partie de la bande, par bleu, ainsi que Chassain, ainsi que Nourri, et tant d'autres... Mais ça n'a pas de pain à se mettre sous la dent, la femme se meurt, ils sont bien assez malheureux comme ça sans aller leur mettre la police aux trousses.

—Es-tu sûr de ce que tu dis?

—Si j'en étais sûr, j'aurais fait mon devoir, et Vignaud, sans doute, ne serait pas là; mais je n'ai que des soupçons, et ce n'est pas sur un soupçon qu'on brise la vie d'un ouvrier.

—Il est bien trop bête pour se fourrer là-dedans; il boit sec, braille beaucoup, mais je ne crois pas qu'il fasse de la politique...

A ce moment, on vit sur la porte des Vignaud une grande ombre qui se dessinait.

—Le voilà! dit Frampon.

En effet, Vignaud fit un pas dans son jardin, et s'écria:

—T'es là Frampon?

—Oui! répondit le mineur sans se déranger.

—C'est fini, elle est morte.

Voltin, Eugénie et les Frampon se levèrent, et rejoignirent Vignaud.

Ils entrèrent dans la pauvre maison; la vieille mère de la Vignaude dormait sur une chaise; on avait mis la petite dans son berceau, mais ses yeux ne s'étaient pas fermés, et ils fixaient obstinément le visage maigre et blanc de sa mère morte!

—Il y a longtemps? demanda Frampon.

—Je m'étais approché, voyant qu'elle ne bougeait pas, je viens de la trouver presque froide!

La vieille s'éveilla, surprise de voir tout ce monde, elle se leva et marcha droit au lit.

—C'est fini, dit-elle? Elle ne souffrira plus, la pauvre!...

Elle versa quelques larmes, et se retournant vers les Frampon:

—Voulez-vous rester avec nous? Je vais faire du café, ça nous fera passer le temps jusqu'au matin.

Les Frampon acceptèrent; Vignaud avait rejeté le drap par-dessus la figure de sa femme, et on ne voyait plus que ses formes anguleuses dans le lit.

Eugénie, du regard, parcourut la pièce, elle ne trouva pas ce qu'elle cherchait; elle sortit quelques minutes et revint avec deux morceaux de bois qu'elle attacha en forme de croix, avec un peu de fil; elle posa se signe religieux sur le cadavre, murmura tout bas quelques prières, et rejoignit son mari qui l'attendait.

Ils s'en allèrent, pendant que Vignaud, sa belle-mère et les Frampon s'apprétaient à passer le reste de la nuit le plus commodément possible.

Il était minuit.

FIN.

La troisième partie a pour titre: LA FAMILLE CHARLOT